

DOSSIER DE PRESSE

PARIS ANIMAL

HISTOIRE ET RÉCITS
D'UNE VILLE VIVANTE

PAVILLON DE L'ARSENAL
Centre d'urbanisme et
d'architecture de Paris

PARIS ANIMAL

HISTOIRE ET RÉCITS D'UNE VILLE VIVANTE

L'animal que l'on domestique et celui que l'on craint, l'animal que l'on contemple et celui que l'on évite, l'animal que l'on fantasme et celui que l'on ignore, visible, exposé ou caché, l'animal habite avec nous. À Paris et sur son grand territoire, quelles sont les incidences mutuelles de cette cohabitation ? L'exposition « Paris Animal - Histoire et récits d'une ville vivante » et le livre qui l'accompagne ont pour ambition de raconter une histoire, celle de la construction de la capitale, de l'Antiquité à aujourd'hui, par le prisme de l'animal et d'en comprendre les enjeux et les perspectives.

Si l'animal est présent dès le premier traité d'architecture, quand s'invente le récit de son origine, la façon dont il traverse l'histoire de la construction de la ville est représentative des grands basculements sociétaux. Chaque période reflète la considération que nous lui portons et les orientations qui ont conduit à la présence ou à l'absence de certains animaux dans la ville et le territoire : du Paris gallo-romain à la période préindustrielle, des récits mettent en lumière une cohabitation marquée par une forme d'animalité de la ville, des bêtes mais aussi une « animalité humaine » ; puis l'industrialisation et l'hygiénisation de la capitale mettent l'animal et la ville sous contrôle ; enfin, la période contemporaine, face aux enjeux écologiques, interroge les modalités d'un nouveau partage de la ville avec le vivant.

Loups, chevaux, vaches, moutons, mésanges, fouines, faucons, girafes, brochets, cerfs, ... cette manifestation croise le bestiaire grand-parisien aux lieux qui lui sont dédiés tels que zoo, ménagerie, « jardin d'acclimatation », volière, aquarium, abattoir, mais aussi aux dessins des édifices, de l'espace public et aux tracés du grand territoire - ornementation des édifices religieux et domestiques, pavillon de chasse, tracés forestiers, cirques, hippodromes, écuries... jusqu'à l'émergence d'une « architecture animaliste » et d'une ville qui accueillent la faune domestique et sauvage : façade à insectes, nouvelle gestion des fleuves, des parcs...

Suivant un déroulé chronologique, l'exposition guide le visiteur au travers de 44 récits, sondages dans le temps long de l'histoire de la ville illustrant des basculements et des continuités qui structurent l'histoire animale de la capitale : « Le roi tué par un cochon », « Les loups sont entrés dans Paris », « La ville aux 80 000 chevaux », « Au menu du siège de Paris », « Transhumances en Île-de-France » ... autant d'épisodes qui, en observant les lieux de partage entre l'humain et l'animal, qu'ils soient l'expression de tension, de collaboration ou de domination, font entrevoir ce que pourrait être la construction d'une ville vivante.

AVANT-PROPOS

Henri Bony, architecte et enseignant
Léa Mosconi, architecte, docteur en architecture

Cette manifestation propose de construire une histoire animale de Paris en articulant deux principaux objectifs. D'une part, il s'agit de rendre visibles le rôle et la place des bêtes dans l'histoire de la ville et de révéler que ce sont aussi les vaches, les mésanges, les loups, les fouines, les faucons, les girafes, les chevaux, les brochets et les cerfs qui ont fait le Paris d'aujourd'hui. Alors que les animaux ont longtemps été effacés ou minorés des récits dominants, l'histoire que nous campons tente de mettre en lumière ce que la présence animale a généré dans la capitale.

D'autre part, en menant cette enquête sur le temps long, en observant les lieux de partage entre l'humain et l'animal, qu'ils soient l'expression de tension, de collaboration ou de domination, il s'agit de dégager des indices pour imaginer ce que pourrait être un Paris à même de créer une altérité avec l'animal; pour reprendre les mots de la philosophe Donna Haraway : « Nous devons apprendre ainsi, au cœur d'un présent épais, à bien vivre et à bien mourir, ensemble. » La longue histoire de l'animal dans la ville, celle des rôles qu'il a endossés, des lieux qu'il a habités et façonnés, de la place qu'il a pu prendre ou qu'il a dû laisser, cette histoire des modes de cohabitation entre l'humain et l'animal qui en découlent, nous offre une matière précieuse pour identifier les freins et les leviers à activer aujourd'hui en vue de penser les conditions de leur coexistence dans la capitale.

Les quatre périodes qui structurent cette manifestation rendent compte de quatre manières de cohabiter avec la faune dans Paris. *Avant-hier*, qui s'étend du Paris gallo-romain à la période préindustrielle, met en lumière une cohabitation marquée par une forme d'animalité de la ville, des bêtes mais aussi une animalité humaine; *Hier* souligne combien le processus d'industrialisation de la capitale met l'animal et la ville sous contrôle; *Aujourd'hui* révèle que les modalités de partition de la ville et, plus largement, de l'espace entre humains et animaux prennent des formes multiples, parfois antagonistes; *Demain* suggère des pistes pour partager la ville avec les bêtes. Partager, c'est à la fois séparer et réunir, c'est trouver la bonne distance, les ajustements

appropriés, les conditions heureuses pour qu'une coexistence puisse advenir à Paris, entre tous les êtres vivants, dans ses rues, ses bâtiments, sur ses toits, dans ses égouts, ses jardins, son fleuve.

UN ENJEU ÉCOLOGIQUE

La question de l'animal, dans les travaux des chercheurs en architecture comme dans les projets des architectes et urbanistes, s'affirme tardivement, au milieu des années 2010. Elle s'inscrit dans la continuité d'un tournant environnemental de l'architecture à l'œuvre depuis la fin des années 1980. En effet, c'est d'abord la question énergétique, portée par les sommets mondiaux, les réglementations, les labels et les industriels, qui anime les débats et façonne la production architecturale dite « écologique »; une prise en considération de la matière, notamment la pierre, la terre, le bois, la paille, et du réemploi, a ensuite émergé, au côté d'une attention pour l'agriculture urbaine et, plus largement, pour une écologie urbaine. Puis cette préoccupation pour la place et le rôle du vivant dans l'architecture et dans la ville a généré une réflexion plus spécifique sur la faune en milieu urbain. Progressivement, en vingt ans, l'approche de l'architecture écologique a donc évolué : l'attention s'est déplacée du caractère immatériel de l'énergie aux corps chauds et animés des vivants.

Les enjeux écologiques d'une approche animale de l'architecture sont multiples. Ils mobilisent des questions liées tant à la biodiversité qu'à la nature des sols, ou encore aux îlots de fraîcheur urbains. Ils se déploient à plusieurs échelles et articulent différents outils. Par exemple, la préservation de la biodiversité s'exerce aussi bien au niveau du territoire francilien, avec les trames vertes et bleues, qu'à celui de l'architecture, à travers le déploiement par certains architectes de façades « biodiversitaires ».

L'intégration de la question animale dans les préoccupations écologiques confronte l'architecture à la complexité que nécessite une approche environnementale. Cette complexité est celle du vivant, des vivants, des situations fragiles et singulières qui les abritent et appellent des propositions spécifiques et généralement

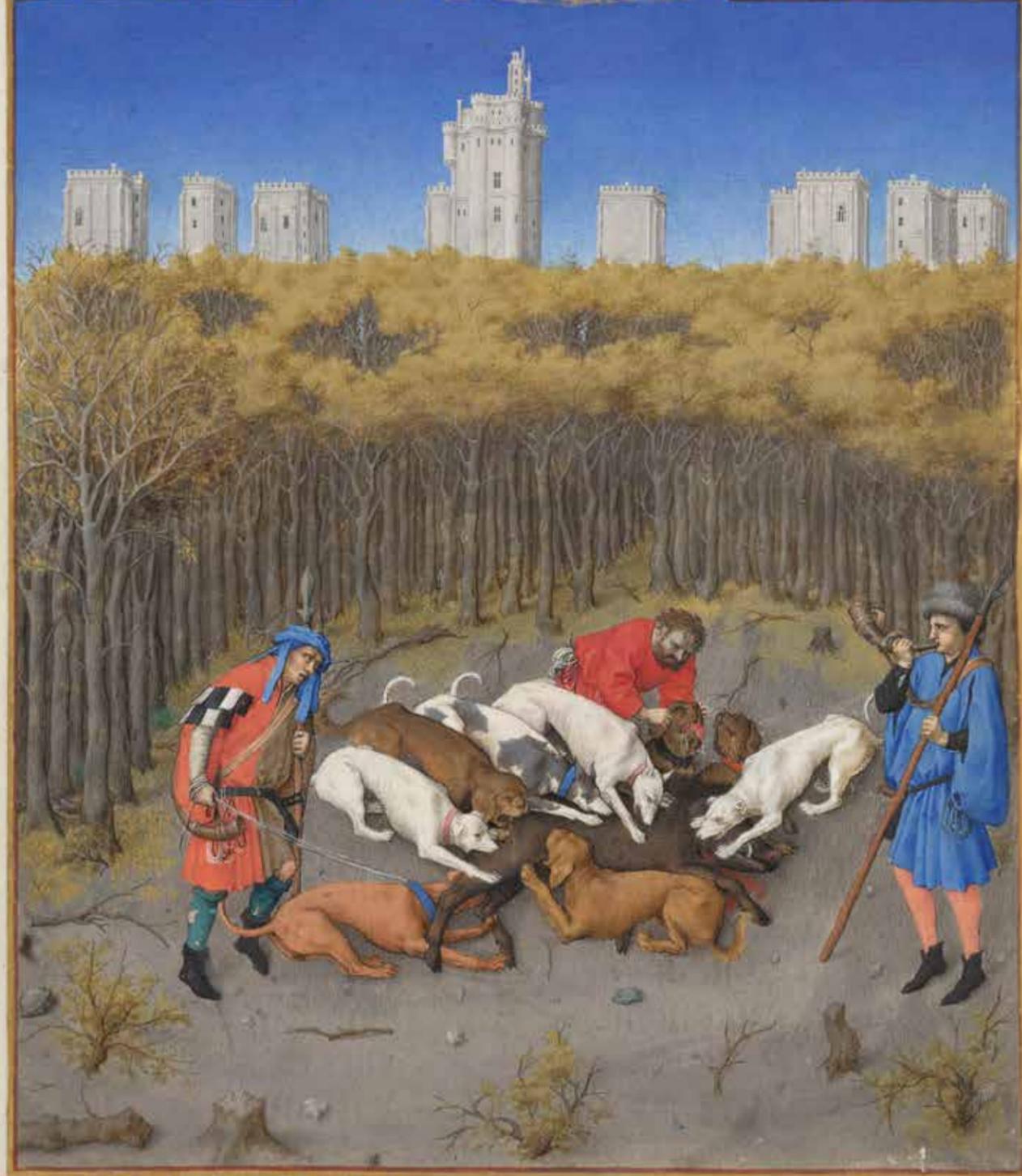
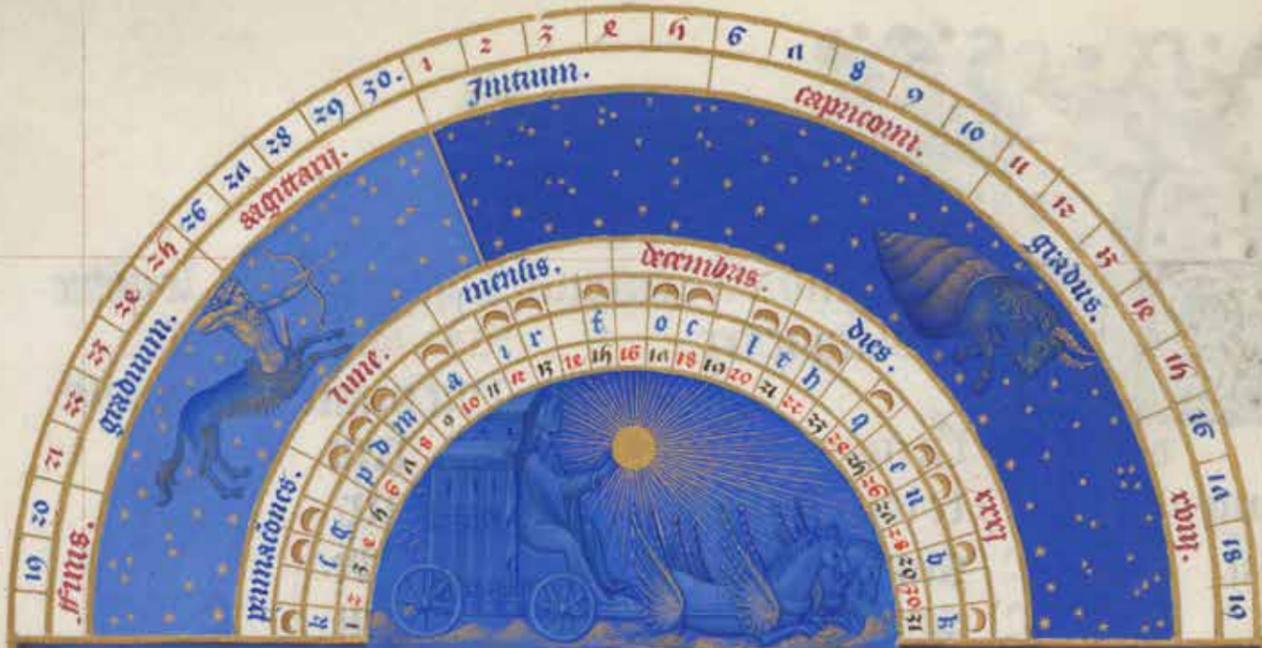
multiscalaires. C'est une complexité qui rompt avec le caractère générique d'une crise écologique souvent abordée par le biais d'un *universalisme pervers*, avec un appareil de solutions applicables partout et reproductibles à l'infini.

UN ENJEU DE COHABITATION

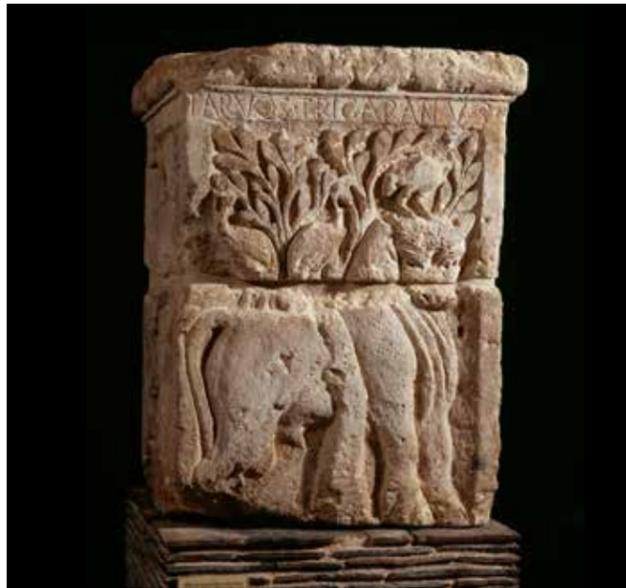
La prise en compte de l'animal se fait de plus en plus prégnante dans de nombreuses métropoles, notamment à Paris. D'un côté, les politiques de préservation de la biodiversité participent à accroître la présence de certaines populations animales; de l'autre, la dégradation des milieux habités en zones rurales encourage la venue d'animaux liminaires aux portes de Paris. Identifier les modalités à mettre en place pour coexister avec cette faune dont on favorise ou subit la présence est un enjeu certain pour l'architecture et l'urbanisme; en créant des seuils, des séquences, des limites, des mondes, il s'agit alors de structurer un territoire vecteur de cohabitation.

C'est également un enjeu qui engage les architectes et les urbanistes à créer des passerelles avec d'autres disciplines et d'autres acteurs, à faire appel aux compétences et connaissances de naturalistes, d'ethnologues, de géographes, d'anthropologues, d'ornithologues, à redéfinir les contours de la profession et, surtout, à penser sa porosité. En effet, la présence animale en ville, que la sensibilité écologiste contribue à révéler, suscite une lecture décentrée de l'urbanisme et invite à envisager une conception architecturale qui rompe avec l'anthropocentrisme à l'œuvre jusqu'à présent. Le décentrement qu'opère la prise en compte de l'animal comme cohabitant est-il également de nature à subvertir les fondamentaux de l'architecture? Penser les conditions d'une coexistence entre humains et animaux dans la ville ne nécessite-t-il pas de questionner nos acquis disciplinaires ainsi que leur autonomie?

L'ANIMAL AUX FONDEMENTS DE PARIS



Nombre d'événements rendent compte des relations de cohabitation entre l'humain et l'animal dans le Paris gallo-romain et médiéval. Quels rôles ont les animaux dans la grande comme dans la petite histoire de Lutèce, puis du Paris médiéval? Quelles typologies architecturales, quels dispositifs spatiaux, quelles organisations urbaines cette cohabitation humaine et animale a-t-elle générés? Quelle est cette ville marquée par des animaux dont on se nourrit et se protège, avec lesquels l'on travaille et collabore parfois? Une présence animale qui, bien que le plus souvent sous contrôle humain, demeure indissociable de son caractère sauvage, tant sur le territoire urbain que dans l'espace domestique.



Tarvos Trigaranus (« taureau aux trois grues »), divinité gauloise, bas-relief, du bloc 4 du pilier des nautes, I^{er} siècle. © Musée de Cluny - musée national du Moyen Âge, dist. RMN-GP.



« Fragments de vases, de terre rouge, en leur grandeur naturelle », in Claude-Madeleine Grivaud de La Vincelle, *Antiquités gauloises et romaines, recueillies dans les jardins du palais du Sénat [...]*, Paris, chez François Buisson, 1807. © BnF

Lutèce animale

Au I^{er} siècle, le pilier des Nautes est érigé au port de Lutèce par les bateliers de la Seine, en hommage à l'empereur romain Tibère et à Jupiter. Dans sa partie haute, trois grues préviennent le dieu taureau Tarvos Trigaranus de l'approche du dieu Esus, venu pour l'emporter. Parmi d'autres divinités des panthéons celtique et romain, un bas-relief de Cernunnos à cornes de cerf orne le piler. Témoignant de l'importance de l'animal dans la mythologie gauloise du peuple des Parisii, le plus ancien monument de Paris est le marqueur d'une transcendance de l'humain à l'animal à l'époque gallo-romaine.

La force humaine face à la bête féroce

Les Arènes de Lutèce, construites à la fin du I^{er} siècle par les Romains sur la montagne Sainte-Geneviève peuvent accueillir jusqu'à 17 000 personnes (Lutèce compte 20 000 habitants à cette époque). S'y tiennent des *venationes*, combats entre animaux sauvages ou entre bêtes et gladiateurs (*bestiarii* et *venatores*). Sangliers, cerfs mais aussi, en certaines occasions, ours, tigres et lions sont lâchés dans l'arène. On recherche alors les animaux les plus exotiques à travers toutes les régions de l'Empire, pour des spectacles fastueux s'achevant par leur mise à mort. L'Homme affirme ainsi sa force face à l'animal dans ce qu'il a de plus bestial et de plus sauvage. Si, au début du V^e siècle, les combats de gladiateurs sont définitivement interdits, les chasses d'amphithéâtre se poursuivront néanmoins jusqu'au VI^e siècle environ.



Statuette de lion, nécropole de la rue Pierre-Nicole, I^{er}-III^e siècle, terre cuite blanche. © DHAAP, dépôt au musée Carnavalet - Histoire de Paris

Dans la maison antique

Qu'il soit élevé pour nourrir la famille (porcs, chèvres, moutons) ou destiné à lui tenir compagnie (majoritairement des chiens), l'animal occupe une place centrale dans la maison et la vie quotidienne. Certains artefacts en témoignent : empreintes d'animaux, fresques, mosaïques, bas-reliefs, ossements, jeux ou encore ornements illustrent la dimension symbolique des bêtes, porteuse du dialogue entre l'humain et le monde sacré des dieux.



Statuette de canard dans une nacelle en terre cuite blanche, trouvée dans une tombe d'enfant de la nécropole de la rue Pierre-Nicole et de Port-Royal (dite du sud-est), I^{er}-II^e siècle. © Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris



« Le prince Philippe tué par un cochon », enluminure, in *Grandes Chroniques de France*, 1332-1350. © British Library/ Bridgeman Images

Le roi tué par un cochon

En 1131, le jeune roi Philippe de France, fils aîné de Louis VI le Gros, se déplaçant à cheval dans les rues étroites de Paris, percute un cochon domestique et meurt quelques heures plus tard. Le récit de cet événement tragique renseigne sur la présence, parfois informelle et peu maîtrisée, du porc dans la ville au Moyen Âge. L'accident royal accentue la volonté des autorités municipales de légiférer contre la divagation des porcs dans l'espace public et, plus largement, d'y réglementer la présence animale. Les nombreux textes de loi qui se succèdent sont cependant peu respectés, jusqu'aux législations plus sévères mises en place au milieu du XVI^e siècle, qui auront finalement raison du vagabondage des animaux.



Enluminures du *Tacuinum Sanitatis*, traité de santé et d'hygiène rédigé par Ibn Bûtlân au XI^e siècle, vers 1450. © BnF

Viandes et poissons au Moyen Âge

Dans le Paris médiéval, les animaux, sauvages ou domestiqués, sont partout. Les défrichements, qui ne cessent de réduire la part des forêts environnantes à partir du XI^e siècle, entraînent un essor de l'élevage. L'animal fait partie de l'alimentation : on consomme surtout moutons et bœufs, mais aussi, plus occasionnellement, porcs, lapins, poulets, canards colverts et même chats et chiens. Les boucheries ont un rôle déterminant. L'observation de leur implantation au Moyen Âge fait apparaître des positions « remarquables et remarquées » dans la ville, comme celle de la Grande Boucherie de Paris, fondée au début du XII^e siècle près du Châtelet. C'est également au XII^e siècle que les bouchers parisiens se regroupent en corporation pour bénéficier de privilèges fiscaux. Au XIV^e siècle, on abat chaque mois près de 2500 bœufs pour une population qui avoisine les 200 000 habitants. Par ailleurs, la capitale médiévale est un lieu de commerce important du poisson, qui fait partie de l'alimentation des Parisiens. On trouve notamment dans leurs assiettes harengs, merlans et morues, et, de façon plus ponctuelle, anguilles, soles, turbots ou grondins en provenance des mers et des rivières.



Dispositif de piège à loups, enluminure, in Gaston Phébus, *Livre de la Chasse*, XIV^e-XV^e siècle. © BnF

Les loups sont entrés dans Paris

La capitale fortifiée est fragilisée dans la première moitié du XV^e siècle par la guerre de Cent Ans, les famines et les épidémies. Profitant de cette vulnérabilité, les loups pénètrent dans la ville au travers de brèches dans les fortifications laissées à l'abandon. Leurs incursions sont violentes et parfois spectaculaires. Le loup se déplaçant souvent en meute, l'humain doit faire face à une horde de bêtes agiles, voraces et intelligentes, qui s'aventurent au plus près des habitations. Plusieurs événements dans la capitale suscitent la terreur. Afin d'y remédier, le roi Charles VII recourt alors à des méthodes déjà explorées, comme l'emploi de louvetiers dans les forêts royales ou la prime accordée à quiconque abat un loup ou une louve (prime de 5 sous par bête à Paris au XV^e siècle). Mais, dans les années 1430, les attaques de loup sont de plus en plus fréquentes : à titre d'exemple, au cours de la dernière semaine du mois de septembre 1439, quatorze personnes sont dévorées par des loups à Paris. En effet, une meute particulièrement féroce, menée par un loup sans queue que les Parisiens nomment « Courtaud », sévit entre Montmartre et la porte Saint-Antoine. Un groupe d'habitants parvient finalement à acculer les bêtes devant Notre-Dame et les tue à coups de pierres.



La chasse au cerf, enluminure, in *Horae ad usum romanum*, Livre d'heures de Marguerite d'Orléans, 1426-1438. © BnF

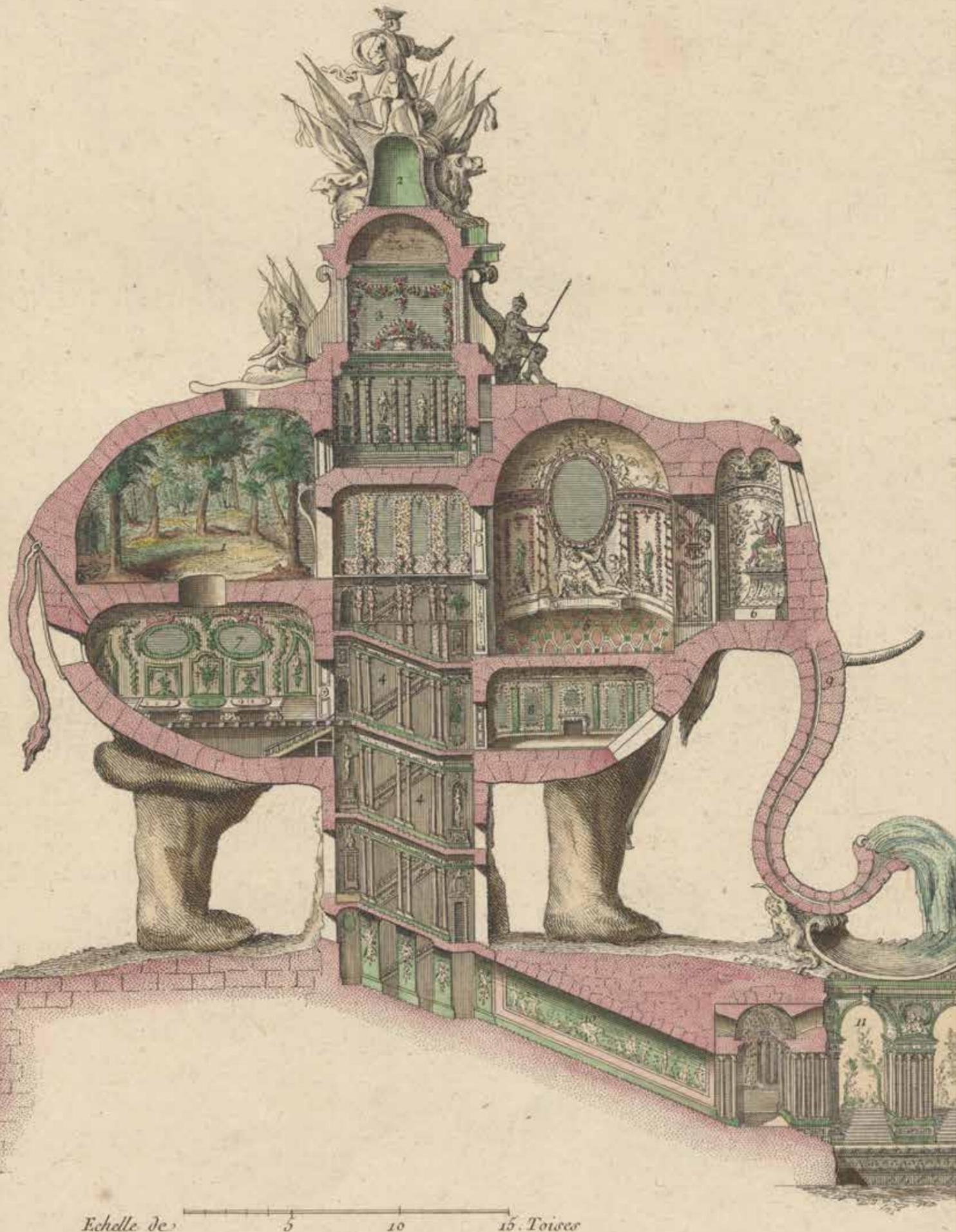
De la chasse à l'ours à la chasse au cerf

De l'époque gallo-romaine au haut Moyen Âge, le cerf est un gibier méprisé au profit d'animaux féroces comme l'ours et le sanglier. Mais, à partir du XIV^e siècle, les affrontements entre l'homme et la bête sauvage, le corps-à-corps que supposent ces combats violents tombent en disgrâce et ne sont plus l'expression de la puissance du chasseur. La chasse au cerf prend dès lors l'avantage, engageant une relation plus distanciée et sous contrôle avec l'animal traqué, qui permet à l'homme de rester noble et digne. À partir du XV^e siècle, les forêts domaniales sont aménagées pour la chasse à courre, préfigurant une « domestication » du territoire.

DOMESTIQUER LA VILLE

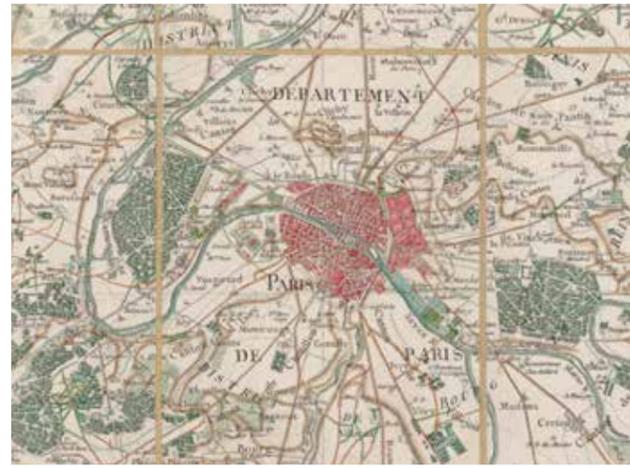
Tandis qu'au Moyen Âge, l'animal et son animalité cohabitent dans une certaine proximité avec l'humain, la Renaissance entre dans des logiques de contrôle et de mise à distance des bêtes, logiques qui s'amplifieront par la suite avec l'industrialisation progressive de Paris. Ce mouvement redéfinit les rapports que la ville tisse avec la faune et opère un basculement que le XIX^e siècle incarne pleinement. L'idée de progrès, cette « flèche du temps » dirigée vers un avenir qui serait plus radieux, participe à disqualifier tout ce qui peut être assimilé à une forme d'archaïsme, tout débordement ou vagabondage, tout comportement « hors normes ». Si quelques exceptions l'infléchissent ici et là, une domestication globale de la ville est bel et bien à l'œuvre, conduisant à réduire, voire à annihiler la part sauvage de Paris.

Quels sont les effets de l'industrialisation et, plus largement, de l'idéologie d'une modernité à l'œuvre sur un Paris encore empreint d'une certaine animalité ? Que provoque la tension entre nature et culture, séparation constitutive du projet moderne, dans la conception de la ville haussmannienne ? À quelle place se trouvent alors assignées les bêtes, et quel rôle jouent-elles dans la ville ?





Le Grand Carrousel donné par Louis XIV à l'occasion de la naissance du dauphin dans la cour des Tuileries, 5 juin 1662, d'après Henri de Gissey, 1662-1671. © Châteaux de Versailles et de Trianon, dist. RMN-GP



Feuille 1 [partie centrale de l'Île-de-France], carte générale de la France établie sous la direction de César-François Cassini de Thury, 1756. © BnF



Vue et perspective du salon de la Ménagerie, Louis Le Vau, architecte, 1663; Pierre Aveline l'Ancien, graveur, Esnauts & Rapilly et Jean-François Daumont, éditeurs, 1676-1722 (édition 1770-1775). © Château de Versailles, dist. RMN-GP



« Rotonde de la girafe et des éléphants », Jacques Reyne Isidore Acarie-Baron, dessinateur-graveur, Adrien et Richer, graveurs, in *Album du Jardin des plantes de Paris* [...], Paris, J. Angé, 1838. © Muséum national d'Histoire naturelle, 40 RES 89

Parades et carrousels

Les parades et carrousels royaux illustrent la capacité humaine à dompter l'animal sauvage, à en maîtriser les mouvements et le corps par le biais d'une mise en scène qui le soumet à une chorégraphie précise et rigoureuse. Dès le début du XVII^e siècle, ils remplacent les tournois, interdits depuis la mort tragique d'Henri II en 1559. C'est à ce moment-là que Marie de Médicis importe le spectacle équestre, déjà réputé en Italie. En 1615, en l'honneur du mariage de son fils Louis XIII et d'Anne d'Autriche, elle conçoit sur la Place royale (actuelle place des Vosges) un événement qui rassemble 70 000 spectateurs. Plus de deux cents chars transformés en machines théâtrales sont tirés par des chevaux métamorphosés en animaux exotiques. Antoine de Pluvinel (1552-1620), précurseur de l'école d'équitation française, y orchestre un grand ballet. Plus tard, Louis XIV développera ce type de divertissement en multipliant les représentations, expression de son pouvoir. Ainsi, pour célébrer la naissance de son fils, le dauphin Louis, il organise en 1662 un spectacle équestre sur la place qui sépare le palais du Louvre du jardin des Tuileries et nomme celle-ci « carrousel du Louvre ».

Grands territoires de la chasse

À partir du XVI^e siècle, nobles et souverains partagent leur passion pour la chasse à courre. Sont alors dressés les plans des forêts domaniales - Louis XVI lui-même substituera aux plaisirs de la chasse celui de l'étude cartographique de son territoire. Autour de Paris, la première feuille de la carte de France de Cassini, imprimée en 1756, fait apparaître une multitude de massifs boisés, de routes et d'édifices satisfaisant aux besoins de la chasse. Les forêts sont aménagées : des allées se croisent en étoile et dégagent de profondes perspectives permettant de voir et d'entendre au loin. L'étendue de ces domaines et, sans doute, la durée des chasses nécessitent d'installer des points de relais et de rendez-vous, qui donnent naissance à la typologie du pavillon de chasse. Surélevé et ouvert sur un axe principal, celui-ci offre une vue quasiment panoramique sur la forêt.

La ménagerie royale de Versailles

En 1662, Louis XIV ordonne à l'architecte Louis Le Vau de concevoir une ménagerie royale à Versailles. Peuplée d'animaux exotiques et rares, parfois féroces, la ménagerie se structure en sept cours fermées, disposées autour d'un pavillon d'observation. Dès 1665, elle accueille près de quarante animaux : autruches, flamants, pélicans, grues demoiselles (dites aussi « demoiselles de Numidie »), casoars d'Indonésie, gazelles, mangoustes, cerfs, félins... L'expansion des possessions coloniales françaises permet d'introduire en métropole des espèces inconnues, comme le castor du Canada ou des oiseaux exotiques. Plusieurs souverains étrangers envoient des animaux au roi, en guise de cadeau diplomatique. C'est le cas, par exemple, de l'éléphant offert par Pierre de Portugal en 1668 ou de la tigresse donnée par le sultan du Maroc en 1682. La ménagerie est ouverte aux Parisiens une fois par an, le dimanche de Pentecôte. En 1698, Louis XIV demande à l'architecte Jules Hardouin-Mansart d'agrandir et de transformer la ménagerie afin de l'offrir à sa future belle-fille, Marie-Adélaïde de Savoie. C'est à la mort prématurée de celle-ci, en 1712, que débute le long déclin de la ménagerie, démolie en 1902.

La ménagerie du Jardin des plantes

En 1791, l'intendant du Jardin national des plantes Bernardin de Saint-Pierre estime nécessaire d'y créer une ménagerie, qui pourra accueillir les animaux errants - un arrêté municipal de 1793 mettant fin à la monstration des bêtes sauvages dans les rues de Paris -, ainsi que les derniers pensionnaires de la ménagerie royale de Versailles et de celle du duc d'Orléans (au Raincy). Le Muséum national d'Histoire naturelle est fondé en 1793, puis la ménagerie ouvre officiellement en 1794, avec cinquante-huit animaux. Bernardin de Saint-Pierre défend alors l'idée d'un lieu qui permettrait à la fois de prendre soin des bêtes, de les étudier et d'entreprendre à l'intention du public un travail pédagogique sur le monde animal. Il s'agit également de rendre visible, par différentes mises en scène, la capacité humaine à dompter l'animalité. Lions, chameaux, autruches, ours, éléphants, buffles peuplent la ménagerie dès 1798; les premières constructions, la fabrique et la fosse aux lions sont inaugurées en 1805, suivies en 1819 ou 1920 par la rotonde. Grilles, murets, podiums, vitres et circulations sont dessinés pour exacerber le caractère sauvage de l'animal, pour exalter son exotisme tout en le conditionnant à nos milieux et en dissimulant les nombreux dispositifs qui permettent sa captivité.



Dernier projet de la fontaine de l'éléphant pour la place de la Bastille, Jean Antoine Alavoine, architecte, 1812-1814.
© Musée du Louvre, dist. RMN-GP/Michèle Bellot

L'éléphant de la Bastille

En 1806, alors que l'eau des fontaines publiques est payante (elle ne sera gratuite qu'en 1812) et que les Parisiens ne disposent que de 15 litres d'eau par jour, Napoléon I^{er} fait creuser le canal de l'Ourcq et le bassin de La Villette, et entreprend la construction de quinze nouvelles fontaines. L'architecte Jacques Cellier se voit ainsi confier en 1807 la conception (reprise en 1812 par Jean Antoine Alavoine) d'une fontaine sur les ruines de la prison de la Bastille « sous la forme d'un éléphant en bronze, [...] chargé d'une tour, et [...] l'eau jaillira de sa trompe ». L'eau du canal de l'Ourcq, acheminée par le canal Saint-Martin, doit alimenter cet éléphant de 15 mètres de long et 24 mètres de haut. Mais le projet est abandonné en 1814, à la chute de l'Empire, et un modèle en plâtre à échelle 1, élevé alors près du chantier, puis détruit en 1846, constitue longtemps un objet de curiosité : « Il y a vingt ans, on voyait encore dans l'angle sud-est de la place de la Bastille, près de la gare du canal creusée dans l'ancien fossé de la prison-citadelle, un monument bizarre qui s'est effacé déjà de la mémoire des Parisiens, et qui méritait d'y laisser quelque trace », écrivait Victor Hugo en 1862 dans *Les Misérables*. Le socle et le bassin, seuls éléments réalisés de la fontaine, serviront de base à l'édification de la colonne de Juillet entre 1835 et 1840.



Le Marché de la Vallée, vers 1815 (dans l'actuel 6^e arrondissement), Jacques-Albert Senave, vers 1810-1820, huile sur toile.
© Paris Musées/Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Des oiseleurs de Notre-Dame au marché à la volaille

L'histoire du marché aux oiseaux de Paris commence à la fin du XIII^e siècle, lorsque quelques oiseleurs vendent sur l'actuel parvis de Notre-Dame oies, paons, cygnes, étourneaux. En 1402, le roi Charles VI autorise l'installation au Pont-au-Change de ce marché, alors en expansion et qui se développera dans la « vallée de Misère » (en mémoire de la crue de la Seine de 1493), à l'ouest de l'actuelle place du Châtelet. À la fin du XVIII^e siècle, ce marché en plein air, ou « marché de la vallée de Misère », congestionne une partie de la ville et perturbe le voisinage, un chaos quotidien devenu incompatible avec l'image d'une ville industrielle, hygiéniste et ordonnée. En 1807, Napoléon décide de faire construire un marché couvert pour la vente en gros et au détail du gibier et de la volaille, à l'emplacement de l'église et d'une partie du cloître du couvent des Grands-Augustins (actuel 6^e arrondissement). Conçu par Célestin-Joseph Happe, livré en 1812, puis agrandi entre 1814 et 1837 par l'architecte Lahure, le bâtiment se compose de trois nefs parallèles : celle donnant sur le quai est destinée à la vente au détail, les deux autres à la vente en gros. Enfin, en 1866, le pavillon n° 4 des nouvelles Halles centrales est affecté à la vente en gros de la volaille et du gibier, préfigurant la démolition du marché couvert.



Plan routier de la ville de Paris, divisé en XII arrondissements ou mairies et en 48 quartiers, sur lequel sont indiqués tous les changements & projets ordonnés par le Gouvernement [...], Charles Picquet, cartographe, Paris, 1814.
© BnF

Les abattoirs napoléoniens, la mise à mort en périphérie

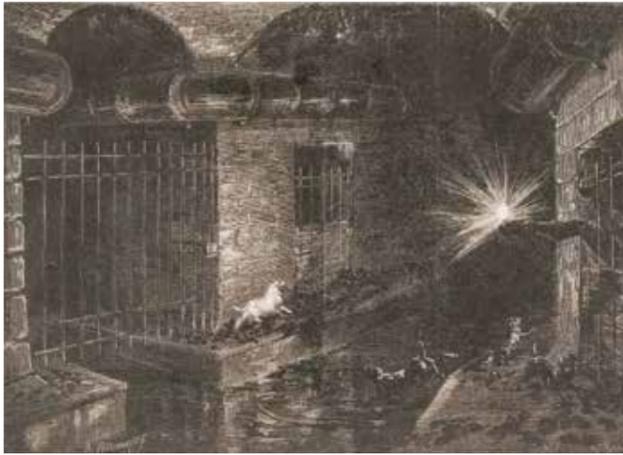
Au début du XIX^e siècle, on compte encore 128 tueries (abattoirs artisanaux) aménagées dans les arrière-cours des boucheries et dans l'espace public parisien, causant des problèmes d'environnement et de santé publique. Afin d'éloigner la mise à mort des bêtes et sa brutalité, Napoléon I^{er} interdit en 1808 les tueries et annonce en 1810 la création de cinq abattoirs municipaux en périphérie de Paris : Grenelle (près de l'actuelle place de Breteuil), Villejuif (près de la barrière d'octroi d'Italie), Roule (près de la barrière de Monceau), Ménilmontant et Montmartre, dit aussi Popincourt. Livrés en 1818, ils sont tous pourvus d'eau courante, de conduits d'évacuation des eaux souillées et d'enclos à bestiaux. Cette démarche de rationalisation séparant les différentes étapes du processus de mise à mort de l'animal s'avère d'abord efficace, mais rapidement insuffisante et inefficace face au développement de la capitale et à l'accroissement de sa population, qui triple entre 1800 et 1860.



« Abattoirs généraux et marché aux bestiaux. Marché - vue intérieure », Louis-Adolphe Janvier, architecte, in Félix Narjoux, *Paris. Monuments élevés par la ville, 1850-1880*, vol. 2 : *Édifices d'utilité générale*, Paris, Morel, 1883.
© Ville de Paris/BHVP

Les Abattoirs généraux de La Villette

Après une vingtaine d'années d'activité, les cinq abattoirs de Napoléon I^{er} se trouvent rattrapés par la croissance urbaine. Le déplacement des animaux à pied depuis les marchés de Sceaux et de Poissy à travers la ville n'est plus adapté. Parallèlement, conséquence de la révolution de 1848, le développement de la consommation de viande par les classes populaires prend de l'importance et devient même une question sociale. Le baron Haussmann lance alors à La Villette la construction des Abattoirs généraux, chargés de l'entière production de viande pour la capitale. Au sud des abattoirs, séparé par le canal de l'Ourcq, un grand marché aux bestiaux complète les édifices. Les travaux, réalisés par Victor Baltard avec Louis-Adolphe Janvier, s'achèvent en 1867. La majorité des bêtes rejoint le site en train, arrivant à la gare de Paris-Bestiaux bâtie sur une dérivation de la Petite Ceinture. Couvrant à l'origine environ 39 hectares, les abattoirs, le marché et la gare s'étendent par la suite jusqu'à 54 hectares. À la fin du XIX^e siècle, près de 280 000 bœufs, 15 000 taureaux, 180 000 veaux, 1 000 000 moutons, 400 000 porcs y terminent leur course. Dans l'entre-deux-guerres, avec 3 à 4 millions de têtes vendues par an, le marché aux bestiaux de La Villette est devenu le plus grand d'Europe.



Une chasse aux rats dans les égouts Alexandre Ferdinandus graveur 1888.
© Paris tvlusées/tvlusée Carnavalet - Histoire de Paris

La chasse au rat

Dans le VIII^e livre de son Histoire naturelle, Buffon rapporte que le rat brun, ou surmulot (*Rattus norvegicus*), serait arrivé à Paris depuis l'Asie vers 1750. Plus gros et plus fort que le rat noir qui occupait la ville depuis 2 000 ans, il supplante ce dernier, qui se réfugie dans les campagnes. Au XIX^e siècle, sa prolifération se renforce à la faveur de l'aménagement des égouts, milieu sombre et humide à l'abri des prédateurs qu'il affectionne particulièrement. Apparaît alors le métier de « chasseur de rats » : nombre d'entre eux sont formés lors du siège de la ville par les Prussiens en 1870, afin de nourrir les Parisiens. La pratique se développe d'autant plus que la Préfecture de police verse une prime pour chaque queue rapportée.

Dans la presse, qui leur consacre de plus en plus d'articles, les rats sont présentés comme des animaux malfaisants, se déplaçant en hordes grouillantes et dangereuses. La municipalité se saisit officiellement du problème à partir des années 1870, et l'essor de l'hygiénisme conduit à la Loi du 15 février 1902 relative à la protection de la santé publique (appliquée en 1904 à Paris), qui oblige les communes à se doter d'un règlement sanitaire.



Hippodrome du pont de l'Alma, Émile Lévy, imprimeur, entre 1873 et 1883.
© Paris Musées/Musée Carnavalet - histoire de Paris

L'animal spectacle : de l'hippodrome au cirque

À partir de 1833, les combats entre animaux sont proscrits en France et, en 1850, la loi Grammont condamne les traitements abusifs infligés aux animaux. On assiste au même moment au développement d'architectures dédiées à l'animal en spectacle.

Apparues dès 1669 aux abords de Paris, les courses hippiques bénéficient après la Révolution d'un véritable engouement. Au XIX^e siècle sont ainsi inaugurés les hippodromes de Longchamp (1857), Vincennes (1863), Auteuil (1873), Maisons-Laffitte (1878) ou Enghien (1879). Construit en 1877, l'hippodrome de l'Alma peut accueillir 6 500 spectateurs. Reprenant la forme ovale du modèle antique, il abrite sous une architecture de fer surmontée d'une verrière de 2 000 m² une piste de 80 mètres de long et 45 mètres de large.

C'est en 1782 que Philip Astley crée le premier cirque parisien à piste circulaire. L'animal dicte la forme et les dimensions de la piste, qui doit permettre à un cheval de tourner autour de son dresseur selon un rayon de 6,5 mètres environ (déterminé par la longueur de la chambrière). Bâti en 1843 au carré Marigny par Jacques Ignace Hittorff, le Cirque d'été (ou Cirque de l'Impératrice), premier cirque de Paris sans mitoyenneté, est conçu telle une architecture idéale. Détruit en 1900, il aura servi de modèle à de nombreux édifices de même type, dont le Cirque d'hiver, rue Amelot. Également construit par Hittorff, en 3 mois seulement, ce bâtiment peut accueillir 4 000 spectateurs.



Le Vendeur de rats, pendant le siège de Paris, en 1870, Narcisse Chaillou, 1871, huile sur toile. © Paris Musées/Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Au menu du siège de Paris

Du 19 septembre 1870 au 28 janvier 1871, Paris est assiégée par les troupes prussiennes. Début septembre 1870, en prévision du siège, on tente d'évacuer les animaux les plus précieux du Jardin d'acclimatation vers d'autres zoos en province ou à l'étranger. C'est également en septembre que l'on fait venir des troupeaux de bêtes des environs de Paris pour les regrouper dans les différents jardins ayant des espaces disponibles : 30 000 bœufs et 180 000 moutons sont ainsi réunis au bois de Boulogne, 3 000 bœufs au Jardin des plantes et, « au Luxembourg, des milliers de moutons, serrés et remuants, ont, dans leur étroit grillage, quelque chose du grouillement des asticots dans une boîte » (Edmond de Goncourt). Si, en octobre 1870, les Parisiens peuvent encore consommer de la viande de bœuf et de mouton, en novembre, ils doivent se résoudre à manger les chevaux : 65 000 seront abattus. Les boucheries vendent ensuite des rats (3 francs), des chats (10 francs) et des chiens (12 francs) – le 30 décembre, Victor Hugo écrit « Hier j'ai mangé du rat ». Au même moment, les plus aisés goûtent du civet de kangourou et autre consommé d'éléphant. Quand le siège de Paris s'achève, il ne reste plus une seule bête au Jardin des plantes.



« Grand dîner parisien », Jean Gauchard, dessinateur-lithographe, 1870-1871.
© Paris Musées/Musée Carnavalet - Histoire de Paris



Les boulevards et portes Saint-Martin et Saint-Denis, Paris, Léon et Lévy, photographes, vers 1895. © Roger-Viollet

La ville aux 80 000 chevaux

Tandis que les transports urbains s'intensifient, l'usage du cheval se développe au XIX^e siècle, plus particulièrement entre 1840 et 1900. Stanislas Baudry, colonel du Premier Empire et homme d'affaires, obtient en 1828 une concession de la Ville de Paris pour exploiter une entreprise d'une centaine de véhicules hippomobiles. C'est ainsi que se développe le transport en commun de voyageurs sur des lignes à itinéraire fixe. Face au vif succès que remportent ces voitures, une vingtaine de compagnies de transport voient le jour, offrant une diversité de parcours dans la capitale. Elles fusionnent en 1855 pour former la Compagnie générale des omnibus (CGO), composée d'une cavalerie de 3 285 chevaux et 569 voitures - elle atteindra 6 580 chevaux en 1860. Son fonctionnement nécessite d'aménager de nombreux lieux de dépôt à travers la ville, qui réunissent les activités liées à la cavalerie (écuries, greniers de stockage du foin, remises des voitures, ateliers). Paris comptera jusqu'à 80 000 chevaux au début du XX^e siècle.



Marchands de lait au pont du Point-du-Jour, Paris 16^e, Léon & Lévy, photographes, vers 1894-1895. © Roger-Viollet

Vacheries et laiteries dans la ville industrielle

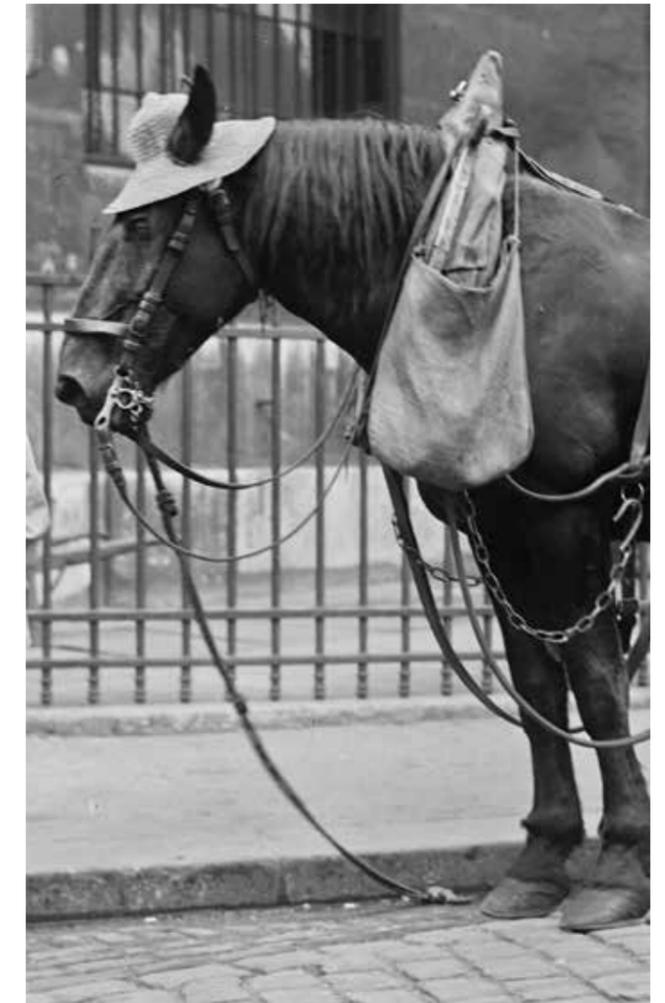
Au XIX^e siècle, dans un Paris de plus en plus consommateur de lait, les vacheries se multiplient. L'industrialisation et les progrès en matière de techniques de conservation, en particulier la mise au point de la pasteurisation en 1865, favorisent l'implantation de laiteries hors du centre de Paris. Une ceinture laitière se déploie ainsi en périphérie, jusqu'à Sens, Dreux ou Beauvais, sans concurrencer pour autant les laiteries parisiennes, qui continuent à se développer. En 1900, on compte près de 5 000 vaches laitières à Paris. La taille des laiteries varie, abritant d'une dizaine à une cinquantaine de bêtes. La plus vaste, située dans le jardin d'Acclimatation, compte près de quatre-vingts vaches. En 1884, le fabricant d'éventails Charles-Victor Hugot, associé au médecin Bernard Château, achète le domaine de la Loge sur l'île éponyme de la Seine, et y installe ce qu'il nomme « la Jersey Farm ». Pour la première fois en Europe, la traite des vaches y est effectuée grâce à des appareils électriques.



Régiment de Sapeurs-Pompiers de Paris (11^e compagnie), caserne de la rue de Sévigné, photographie anonyme, 1896. © Musée Carnavalet/Roger-Viollet

Le cheval au travail

Si, depuis les débuts de leur domestication, les animaux n'ont cessé d'être au service des humains, les formes et l'ampleur de ce travail ont beaucoup varié selon les époques, atteignant leur paroxysme au XIX^e siècle. L'énergie animale - celle des chevaux, des ânes et des bœufs notamment - est alors mobilisée dans les secteurs de la production industrielle (transports et livraisons, fourniture d'énergie aux machines...) et agricole (labour, semis, buttage, sarclage), mais aussi pour acheminer les produits de l'agriculture vers les lieux de commerce de la capitale. L'industrialisation de l'animal, du cheval en particulier, fera partie du quotidien des Parisiens jusqu'à la Première Guerre mondiale. Cette exploitation permanente des animaux suscite néanmoins des mouvements en faveur de leur protection. Les médecins Pierre Dumont de Monteux et Étienne Pariset fondent en 1845 la Société protectrice des animaux (SPA), première association créée en France dans ce but, dont la préoccupation essentielle à l'origine - et son facteur déclenchant - est de lutter contre la maltraitance du cheval.



Cheval de renfort, rue des Martyrs, Paris 9^e, photographie agence Rol, 1921. © BnF



Gargouilles de la tour sud de la cathédrale, Henri Le Secq, photographe, vers 1853. © Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie, dist. RMN-GP



Cimetière des chiens d'Asnières-sur-Seine : Marquise et Tony, chiens de la princesse Lobanoff de Rostoff, Agence Rol, 1926. © BnF

L'animal ornement

Petit, grand, familial, fantastique, mythologique, personnifié, précis, grossier, beau, laid, assis, couché, en mouvement, seul, accompagné, extravagant, assujéti, narratif ou encore symbolique, l'animal se glisse dans l'ornementation des édifices, s'adaptant aux styles et aux époques, et survient parfois là où on ne l'attend pas. Au Second Empire, à la faveur d'une transformation massive de Paris et de son architecture, le motif animalier habille à foison les façades, seul espace de liberté de l'architecte, par ailleurs tenu au respect de règlements contraignants : le lion trône sur les frontons, l'éléphant encadre les fenêtres, la biche porte les pilastres... Il en est de même dans l'espace public, où le décor des fontaines déploie fréquemment dauphins, tortues et chimères. Utilisé pour raconter l'histoire, pour symboliser une religion ou un pouvoir, pour évoquer un mythe ou une personnalité, l'ornement animal est partout dans la capitale.

Le cimetière animalier d'Asnières-sur-Seine

Durant le XIX^e siècle, le chien et le chat font partie intégrante de la famille et reçoivent beaucoup d'attention, y compris parfois après leur mort. La Société française anonyme du Cimetière pour chiens et autres animaux domestiques est créée le 2 mai 1899 par la journaliste et comédienne féministe Marguerite Durand et l'avocat Georges Harmois, à la faveur de la loi autorisant l'enfouissement des animaux. La société achète le 15 juin de la même année la moitié de l'île des Ravageurs à Asnières-sur-Seine (celle-ci sera rattachée à la rive gauche de la Seine en 1976) et y ouvre un cimetière animalier à la fin de l'été. Alors que plusieurs constructions sont envisagées, dont un musée dédié aux animaux domestiques et un columbarium, seuls les jardins, le bâtiment d'entrée et les nécropoles sont finalement réalisés.

Quatre quartiers composent la nécropole : celui des chiens, celui des chats, celui des oiseaux et celui des autres animaux. Depuis l'ouverture du cimetière, plus de 90 000 animaux y ont été inhumés : chiens, chats, oiseaux, moutons, poissons, hamsters, cochons et même un singe et un lion.



Élection de la meilleure vache laitière au Salon de l'agriculture, 11 mars 1976.
© Keystone-France/Gamma-Rapho

Du concours «des animaux gras» au Salon de l'agriculture

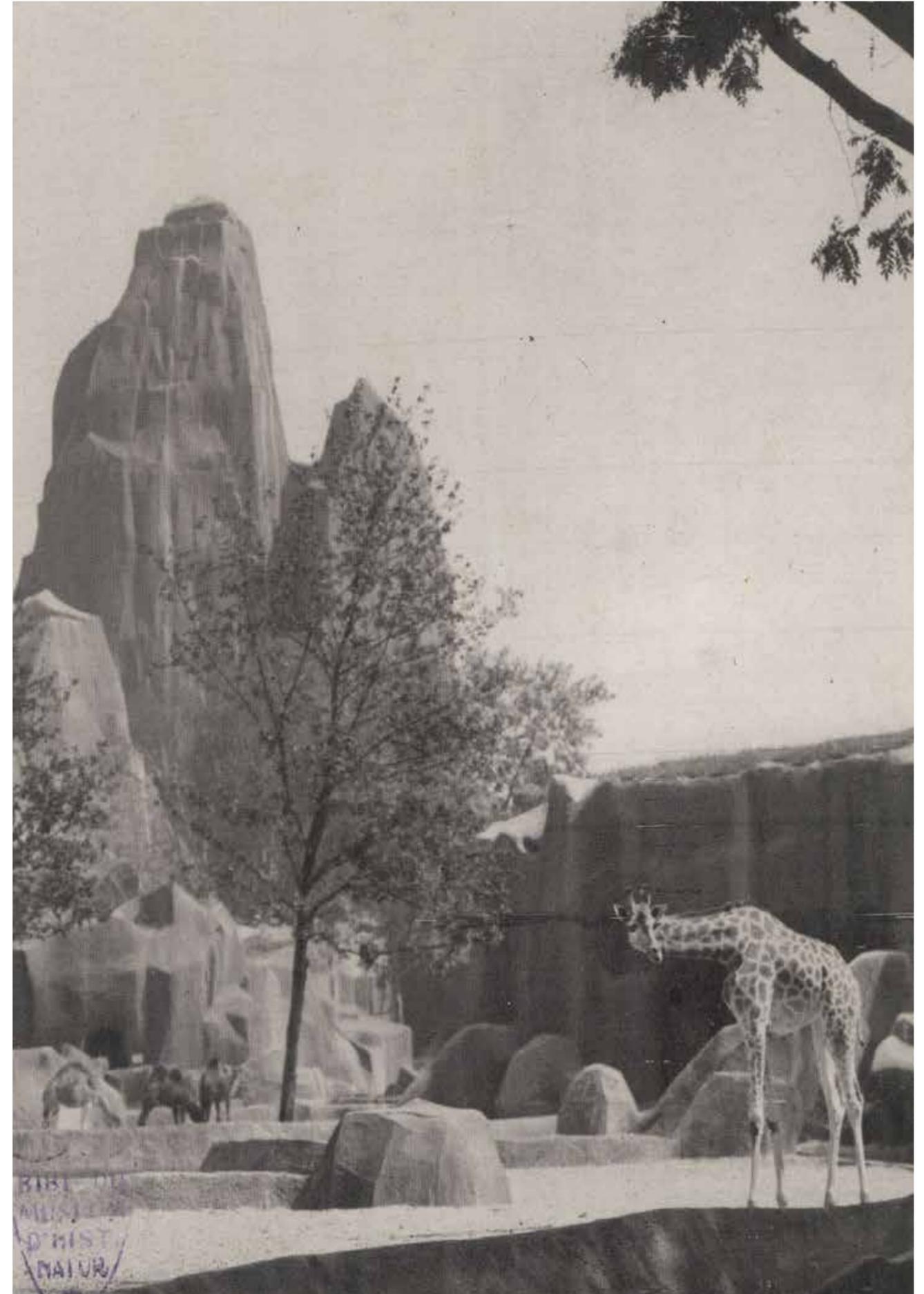
Afin de primer une fois par an les meilleurs produits du terroir français et animaux reproducteurs, le Concours général agricole, créé en 1870, se tenait au Palais de l'industrie, sur l'avenue des Champs-Élysées, jusqu'à son déménagement porte de Versailles en 1925. Le Salon international de l'agriculture voit le jour sur ce site en 1964. L'institution hérite sa vocation du concours dit «des animaux gras», lancé en 1844 par le marché aux animaux de Poissy qui, avec le marché de Sceaux, approvisionne Paris en bêtes de boucherie jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Depuis l'ouverture de ce Salon, sa popularité ne cesse de croître : la première édition a accueilli 300 000 visiteurs, un chiffre qui a doublé dans les années 2010.



Éléphants au zoo de Vincennes, Paris 12^e, 1939.
© Excelsior - L'Équipe/Roger-Viollet

Le zoo de Vincennes: un nouveau modèle architectural

Un zoo temporaire installé dans le bois de Vincennes lors de l'Exposition coloniale de 1931 recueille un succès considérable, attirant plus de 5 millions de visiteurs. À cet enthousiasme populaire s'ajoute une volonté du Muséum national d'Histoire naturelle qui conduit à la création en 1934, au même endroit, du parc zoologique de Paris. Charles Letrosne, l'architecte en charge du projet, reprend certains dispositifs esquissés au zoo de Hambourg (Carl Hagenbeck, 1907), privilégiant le recours à des plateaux, fossés et enrochements plutôt qu'à des cages et barreaux. Grands mammifères (éléphants, girafes, rhinocéros) et espèces rares ou en voie d'extinction (okapi, éléphant de mer, panda géant...) y sont présentés. Un rocher artificiel en béton, haut de 65 mètres et qui camoufle certaines aires de détention des animaux et les locaux techniques, devient, comme à Hambourg, l'emblème du zoo. Rénové au début des années 2000 par l'architecte Bernard Tschumi, avec Véronique Descharrières, et la paysagiste Jacqueline Osty, le parc zoologique de Vincennes accueille désormais un nombre réduit d'animaux. Outre la suppression des dernières grilles et cages existantes (remplacées notamment par des vitres), ont été aménagés des espaces permettant à la faune de s'extraire du regard des visiteurs. Enfin, la surface arbustive a augmenté de 40%.



Girafe au zoo de Vincennes, 1943. © Muséum national d'Histoire naturelle, IC 1704



PARIS EST ANIMALE ?

Renards, fouines, hulottes, hérissons et chauves-souris au parc des Buttes-Chaumont ou au cimetière du Père-Lachaise, faucons pèlerins et crécerelles nichant sur une cheminée de Beaugrenelle et aux Olympiades, ruches sur les toits, grenouilles rouges, crapauds communs et hérons dans les bassins du jardin du musée du quai Branly, moutons et chèvres en transhumance à La Villette, saumons, silures, aloses et anguilles dans la Seine, les rivières et les canaux, cerfs élaphe dans les forêts du Grand Paris, mais aussi retour du loup gris d'Italie, qui a été aperçu à Blaru dans les Yvelines, et du loup d'Eurasie, dont un spécimen a été percuté par une voiture le 11 janvier 2023 en forêt de Fontainebleau... Près de 1300 espèces habitent la capitale. Dans quels territoires et dans quels espaces? Quelles architectures les abritent? De l'animal de compagnie à l'animal liminaire, en passant par l'animal d'élevage, notre cohabitation en harmonie ou, parfois, en conflit engage le partage de la ville et la manière de la construire, de la préserver et de la renaturer.



Le berger de la Ferme du Bonheur, Nanterre, photographie de Cyrille Weiner extraite de la série *La Fabrique du pré*, novembre 2014. © Cyrille Weiner / DR

Transhumances en Île-de-France

Il y a moins d'un siècle, ânes, chèvres et moutons, troupeaux élevés localement ou acheminés par transhumance, partageaient l'espace public avec les Parisiens. Après une longue période de mise à distance et d'invisibilisation, les préoccupations écologiques entraînent dès les années 1990 le retour à Paris de petits troupeaux ovins et caprins, pour l'entretien (ou écopâturage) des parcs, espaces verts et forêts franciliens. À Paris, en 2013, quelques chèvres et moutons assurent le nettoyage des fossés du jardin des Tuileries. Deux ans plus tard, l'avenue de Breteuil accueille des ovins sur ses pelouses et, en 2019 deux moutons paissent sur les talus peu accessibles des voies ferrées aux abords de la gare Saint-Lazare. L'écopâturage répondant au triple objectif d'écologisation des pratiques (ici, de la gestion des espaces verts), de rencontre avec le monde animal et de réintégration d'animaux d'élevage, la superficie globale écopâturée au sein du Grand Paris passe de 20 à presque 80 hectares entre 2010 et 2020. D'autres initiatives participent à intégrer ces animaux

au travail dans la capitale, telle que la Ferme de Paris, fondée en 1989, qui se déploie sur 5 hectares dans le bois de Vincennes et anime en parallèle un réseau de fermes pédagogiques. À Nanterre, La Ferme du Bonheur croise culture et agriculture, en proposant aussi bien des spectacles que des « tontes écologiques » d'espace vert ou encore des récoltes de compost en voiture à cheval. Intra-muros, la première ferme urbaine pédagogique a ouvert fin 2017 dans le parc Kellermann (13^e), suivie de deux autres fermes dans le parc Suzanne-Lenglen (15^e) au printemps 2018 et dans le jardin René-Binet (18^e) en 2019.



La chevrete et Zoé et la bécasse des bois, photographies d'Aurélié Scouarnec extraites de la série *Feræ* (2020-2022), Centre hospitalier universitaire vétérinaire - Faune sauvage, Maisons-Alfort. © Aurélié Scouarnec

Soigner, former, informer

Les centres de sauvegarde pour la faune sauvage sont habilités à recueillir des animaux en détresse, y compris les jeunes oiseaux ayant besoin d'être nourris jusqu'à leur indépendance. Soigneurs, vétérinaires, bénévoles, étudiants y prennent soin d'une faune en augmentation constante. Ces centres ont une triple vocation - soigner, former, informer - et leurs services sont gratuits. En Île-de-France, l'association Faune Alfort, liée au Centre hospitalier universitaire vétérinaire pour la faune sauvage (Maisons-Alfort), soigne plus de 7 000 animaux par an : oiseaux et mammifères, mais aussi reptiles. Le pigeon biset, le martinet noir et le hérisson européen en sont les principaux pensionnaires.

La série de photographies *Feræ* réalisée par Aurélié Scouarnec au sein de Faune Alfort met en lumière les gestes qui tentent de réparer les animaux sauvages, ainsi que les liens entretenus avec eux : « Au contact des corps blessés s'ouvre l'espace d'un face-à-face avec l'altérité animale où les distances se recomposent. Dans la proximité de cette rencontre avec l'animal sauvage, les mouvements cherchent assurance et justesse selon les espèces. On y apprend à être attentif aux minces signes d'effroi de l'animal, à surveiller les abris, les linges tamisant la lumière, le silence. »



Portraits de parisiens avec leurs animaux de compagnie, photographies de Lucas Charrier, Emma Riviera et Valentina Valdinoci, 2021-2022. © Laparade

La ville aux 100 000 chiens

Aujourd'hui, 43% des Parisiens possèdent un animal de compagnie. Outre les 250 000 chats et les 100 000 chiens, les furets, lapins, hamsters, poissons, amphibiens, reptiles, oiseaux, etc. représentent entre 5 et 10% de leurs animaux domestiques. Cette population nombreuse, notamment de chiens, dans un Paris déjà dense pose la question du partage du territoire et, plus spécifiquement, des espaces verts, entre humains et bêtes. Une partie des espaces verts parisiens est totalement interdite aux chiens, à la fois pour éviter des conflits d'usage et pour des raisons liées à la préservation de la biodiversité. Les chiens promenés en laisse sont autorisés en certains endroits des parcs et jardins publics et dans quelques espaces verts. Enfin, ils peuvent déambuler sans contrainte dans les caniparcs et « espaces de liberté pour chiens » : celui du bois de Vincennes fait près de 1,3 hectare. Si la présence de l'animal de compagnie en ville amène à évoquer le partage de l'espace public, elle engage aussi à évaluer le rôle affectif que jouent ces animaux et à imaginer un cadre spatial propice à l'épanouissement de leur relation avec l'humain.



Renardeau dans le cimetière du Père-Lachaise, Paris 20^e, photographie de Benoît Gallot, conservateur du cimetière, 2022. © Benoît Gallot



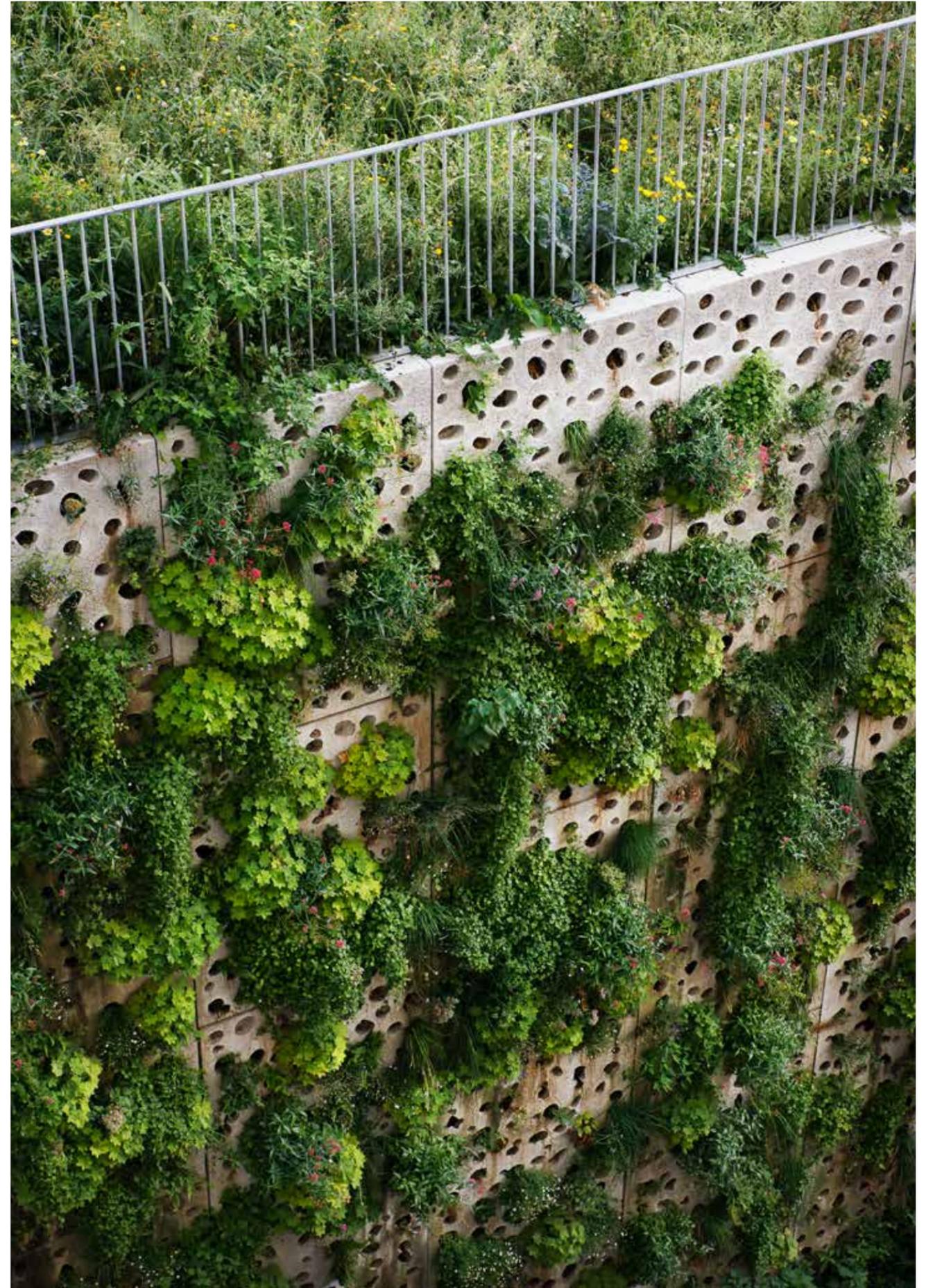
Faucon crécerelle à Notre-Dame de Paris.
© Yves Gestraud/LPO Île-de-France

La faune des cimetières : un réseau vivant

Enclave dans Paris à proximité du corridor écologique que constitue la Petite Ceinture, à l'écart des flux et des nuisances de la ville, le cimetière du Père-Lachaise est une réserve de biodiversité au cœur du 20^e arrondissement. Lieu de nidification, terrain de chasse, il accueille de multiples espèces végétales qui bénéficient de l'absence de traitement phytosanitaire, ainsi que des étendues vertes ou minérales préservées de l'éclairage nocturne. Au sein de ce milieu varié vivent 140 espèces d'animaux sauvages et près de 62 espèces d'oiseaux (populations relevées entre 2010 et 2020) : pic vert, mésanges bleue et charbonnière, roitelet huppé, geai, pinson, corneille ou encore fouine, mulot, chauve-souris, hérisson... En avril 2020, pendant le confinement, la naissance d'une portée de renardeaux a été signalée. À l'image du Père-Lachaise, les autres cimetières de Paris et de la Petite Couronne offrent un réseau d'espaces verts et protégés indispensables à la biodiversité.

Le bâti, une opportunité pour les oiseaux nicheurs

Paris compte près de soixante espèces d'oiseaux nicheurs, soit plus de 115 000 oiseaux qui bénéficient de morphologies urbaines proches de leur habitat originel. C'est le cas des espèces rupicoles, qui nichent dans les falaises et les substrats rocheux, mais aussi des espèces cavicoles, qui installent leur nid dans un trou ou une anfractuosité. Le faucon pèlerin a fait son retour à Paris en 2011, dans les redents de la cheminée de la chaufferie de Beaugrenelle. Le pigeon colombin trouve dans le bâti haussmannien des situations favorables à l'installation de son nid, notamment les conduits de cheminée. L'hirondelle de fenêtre utilise parfois les angles des gouttières pour accrocher son nid en terre. La mésange love son nid dans les trous qu'offrent les constructions. Aujourd'hui, des architectes intègrent cette dimension d'accueil du vivant dès la conception des bâtiments. Pour le nouveau siège de l'AP-HP, implanté au cœur de l'hôpital Saint-Antoine, l'agence ChartierDalix propose un mur « vivant » qui fournit les conditions favorables au développement de la faune et de la flore. Qu'en est-il du moineau, oiseau emblématique de la capitale? Une étude menée par la Ligue pour la protection des oiseaux - Île-de-France (LPO-IDF) entre 2003 et 2016 révèle que Paris a perdu environ les trois quarts de ses moineaux au cours de cette période. Plusieurs causes sont identifiées : l'infection par le parasite *Plasmodium relictum*, l'intensification de l'urbanisation, la destruction des buissons dans les jardins publics, la diminution des insectes ou encore la raréfaction des anfractuosités dans lesquelles ils peuvent nicher. Afin d'y remédier, la mairie de Paris et LPO-IDF ont lancé en 2021 l'opération « Quartiers moineaux » : installation de nichoirs chez les particuliers, les commerçants et dans les écoles, distribution de graines et développement de végétaux favorables à ces oiseaux et aux insectes.



Siège de l'AP-HP, hôpital Saint-Antoine, Paris 12^e, ChartierDalix, architectes, 2022. Le mur biodiversitaire de 390 m², paroi en béton vivante qui ceinture le bâtiment et le jardin-colline, intègre une couche de substrat continue depuis la pleine terre au sol jusqu'au jardin en couverture. © Camille Gharbi / Chartier Dalix



Mare du jardin du musée du quai Branly, Jean Nouvel, architecte, Gilles Clément, jardinier, photographie de Cyrille Weiner, 2011. w© Cyrille Weiner

Les mares, réservoirs de biodiversité

Alors que l'urbanisation l'avait peu à peu fait disparaître, la mare est de nos jours un outil de plus en plus mobilisé pour restaurer la biodiversité intramuros et les continuités écologiques entre milieux humides. Étendue d'eau à renouvellement limité, d'une profondeur maximale de 1,5 mètre et qui ne nécessite pas de taille minimale, elle est facile à mettre en œuvre à moindre coût. En 2007, vingt mares sont ainsi aménagées dans les jardins et espaces verts parisiens. La démonstration de leur efficacité en entraîne la création d'une centaine au cours des années 2010. Afin de garantir leur mise en réseau et la viabilité des écosystèmes, l'espacement entre les mares est dicté par la distance maximale qu'un insecte peut parcourir en volant, à savoir 800 mètres. Généralement protégées, ces mares abritent les oiseaux et constituent un milieu de vie pour diverses espèces et plantes aquatiques, parfois en voie de disparition. La mare du jardin du musée du quai Branly (7^e arrondissement) conçu par le paysagiste Gilles Clément et livré en 2006 porte des ambitions écologiques fortes dans un projet paysager manifeste. Si l'on y trouve la petite faune habituelle des mares parisiennes, comme le crapaud commun, le canard colvert, la poule d'eau, l'orthétrum réticulé (une espèce de libellule) ou le héron cendré, les naturalistes y ont également observé un couple de canards chipeaux, espèce particulièrement rare à Paris.



Photogrammes extraits du dispositif de vidéo-comptage installé sur les passes à poissons du bassin de la Seine. © Seinormigr

La Seine, les berges et les anguilles

Si les milieux humides stagnants ont été autrefois considérés comme insalubres et souvent asséchés pour être urbanisés ou cultivés, on reconnaît aujourd'hui leur valeur écologique. 30% des oiseaux nicheurs, les seize espèces d'amphibiens d'Île-de-France, certaines espèces comme la couleuvre à collier, la musaraigne aquatique ou le castor en dépendent. La trame bleue, réseau écologique composé des cours d'eau et de leurs zones humides attenantes, constitue l'un des leviers pour assurer la protection et le développement de ces milieux. En trente ans, l'Île-de-France a gagné 36% de plans d'eau sur son territoire; on dénombre 8342 kilomètres de cours d'eau et de canaux, ainsi que 800 hectares de prairies humides et près de 30 000 mares. Plusieurs mesures et lois y ont participé, telles que les lois sur l'eau de 1964 et de 1992 ou la loi sur l'eau et les milieux aquatiques de 2006. Si le nombre d'espèces de poissons dans la Seine a doublé ces trente dernières années, il n'en demeure pas moins que les poissons migrateurs, comme le saumon atlantique, la grande alose, l'esturgeon, la truite de mer ou l'anguille, doivent faire face à l'artificialisation des lits du fleuve, aux écluses, aux barrages, à la surpêche et à l'introduction d'espèces exotiques.



Chevreuil sur un écopont. © Fédération départementale des chasseurs de la Loire pour VINCI Autoroutes



Lapin sur un écopont. © Ecosphère pour VINCI Autoroutes



Blaireau dans un écoduc. © Cistude Nature pour VINCI Autoroutes



Renard dans un écoduc. © Fédération départementale des chasseurs de la Vendée pour VINCI Autoroutes

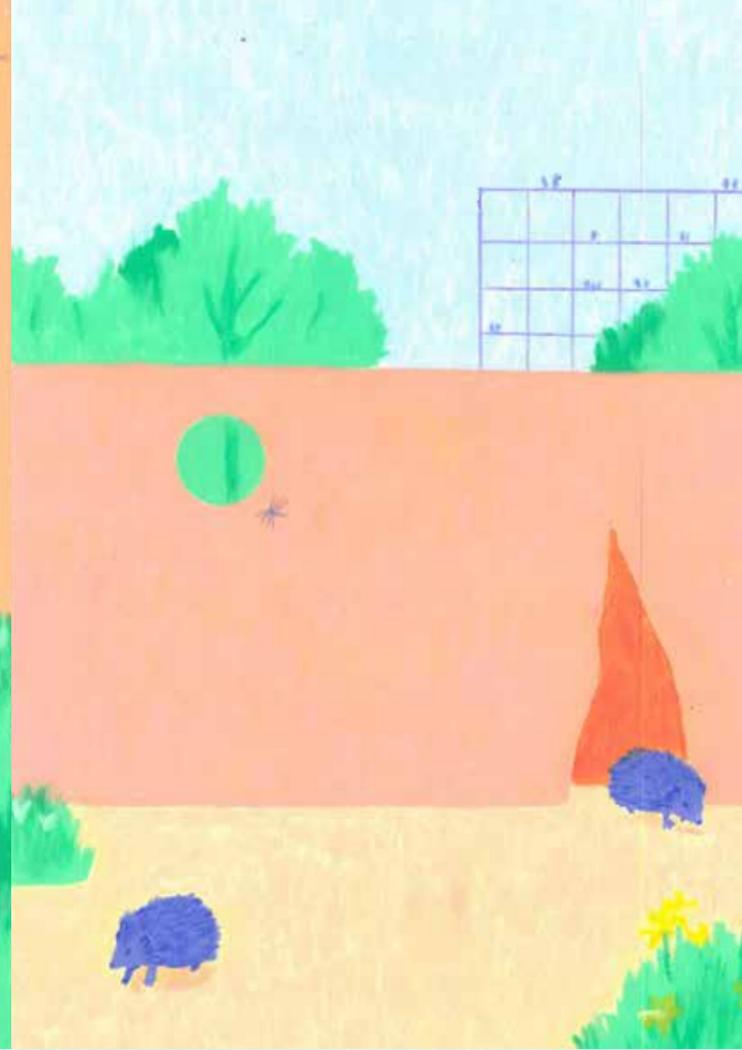
Le cerf élaphe, un indicateur pour aménager le territoire

En Île-de-France, l'observation des populations de cerfs élaphe (*Cervus elaphus*), aussi appelés cerfs d'Europe, participe de façon déterminante à la compréhension et à la surveillance du territoire, en particulier de la trame verte, qui vise à maintenir et reconstituer un réseau écologique permettant aux espèces animales et végétales de circuler et protégeant leur cycle de vie (alimentation, reproduction, repos...). Ces cervidés qui parcourent de grandes distances ont besoin d'un important domaine vital. Leur observation a notamment permis de montrer que la l'urbanisation du territoire et le développement des infrastructures limitent les déplacements des cerfs et leurs échanges génétiques, et accentuent en revanche leur hybridation avec des espèces invasives. On constate ainsi que la fragmentation des zones boisées au sud de Paris a conduit à créer trois bassins de population de cerfs qui peinent à communiquer entre eux. Grâce à l'analyse des comportements animaux, il est possible d'opérer des choix d'aménagement du territoire et de penser la mise en place de certains dispositifs tels que les écoducs ou les écoponts, passages permettant à la faune - cerfs, lièvres, blaireaux, renards... - de circuler librement sous ou sur les infrastructures.

LES CONDITIONS D'UNE COHABITATION

Quels sont les leviers architecturaux et urbains pour construire demain un *Paris vivant*? Quels outils mettre en place pour favoriser une cohabitation sereine entre humains et bêtes dans le territoire dense et maîtrisé de Paris? Comment accompagner et favoriser la biodiversité animale dans la capitale et la métropole? La crise écologique et l'effondrement de la biodiversité nous engagent à prêter une attention accrue à la question du vivant. Et si, plutôt que de considérer l'animal comme sujet à protéger ou à contrôler, nous faisons de sa présence une opportunité nous incitant à envisager différemment l'architecture et la ville? L'attention portée à cet autre habitant, de son altérité, pourrait nous conduire à remettre en question les modalités actuelles de conception de l'espace : les méthodologies à l'œuvre, la hiérarchie des usages, le caractère parfois générique de l'architecture.

Le *Paris animal* de demain est un Paris capable de relier abeilles, crapauds et chats autant que renards, humains et libellules; c'est également un Paris capable d'articuler l'échelle du corps, dans sa complexité et sa singularité, à celle du territoire, pensé comme réseau de continuités vivantes. La capitale devient ainsi le lieu de l'eau, de la nuit noire, des anfractuosités, des friches, des lieux où humains et bêtes peuvent s'abriter, se rencontrer, se protéger, être à distance, mais aussi être ensemble.

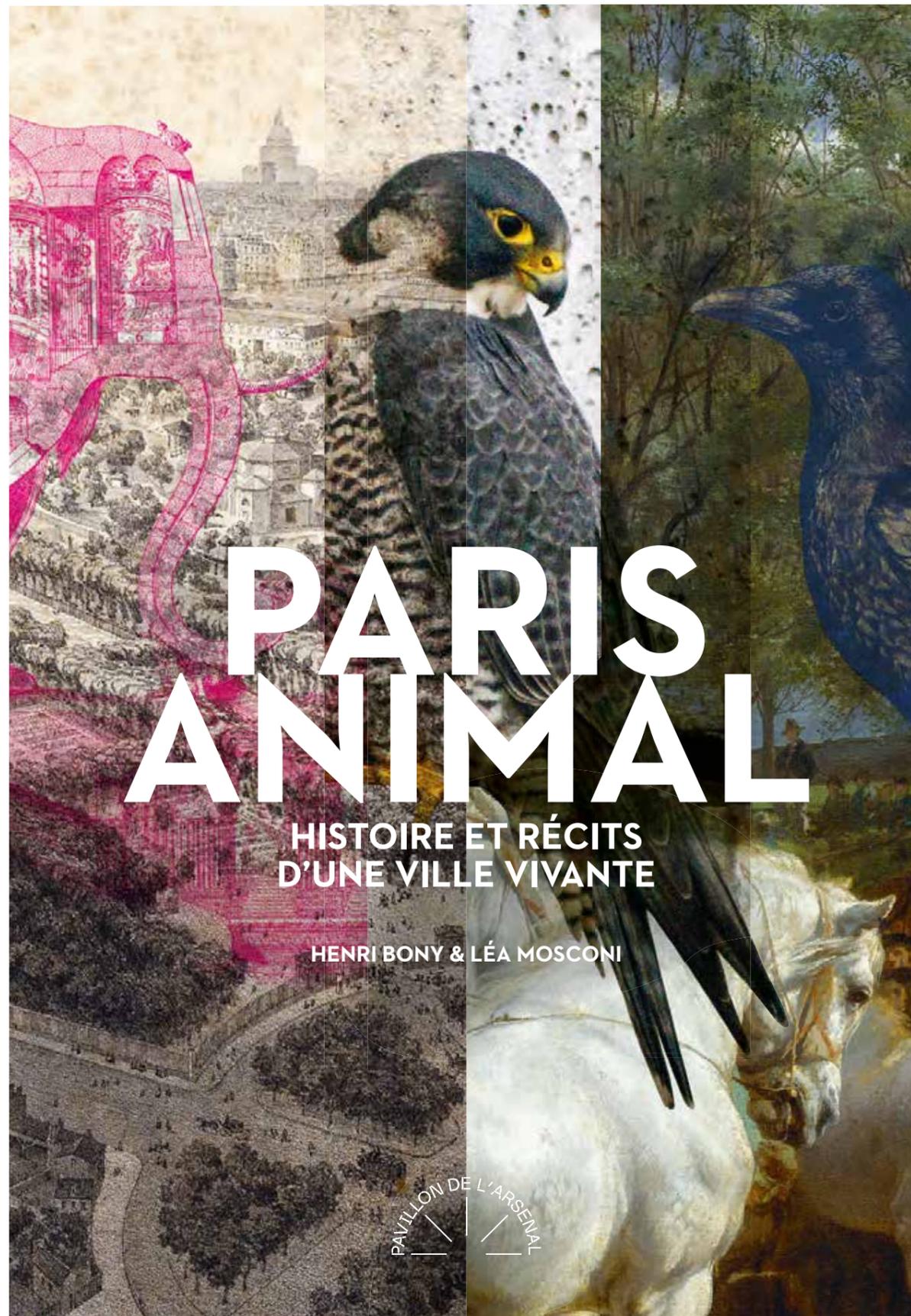


Dessin haut gauche
Hadrien Krief, *Le cheval qui soigne*, pastel gras, 20x30cm, Paris, 2023

Dessin haut droite
Hadrien Krief, *Deux hérissons dans un mur*, pastel gras, 20x30cm, Paris, 2023

Dessin bas gauche
Hadrien Krief, *Les îles aux animaux*, pastel gras, 20x30cm, Paris, 2023

Dessin bas droite
Hadrien Krief, *Le paon et le renard*, pastel gras, 20x30cm, Paris, 2023



Éditions du Pavillon de l'Arsenal, mars 2023
Sous la direction de
Henri Bony et Léa Mosconi, architectes
Conception graphique : Sylvain Enguehard

Format : 24 x 17 cm
256 pages - 200 illustrations
Prix de vente public : 34 euros -
Langue : Français

OUVRAGE

PARIS ANIMAL

HISTOIRE ET RÉCITS
D'UNE VILLE VIVANTE

Cet ouvrage propose de construire une histoire animale de Paris en articulant deux principaux objectifs. D'une part, il s'agit de rendre visibles le rôle et la place des bêtes dans l'histoire de la ville et de révéler que ce sont aussi les vaches, les mésanges, les loups, les fouines, les faucons, les girafes, les chevaux, les brochets et les cerfs qui ont fait le Paris d'aujourd'hui. Alors que les animaux ont longtemps été effacés ou minorés des récits dominants, l'histoire que nous campons tente de mettre en lumière ce que la présence animale a généré dans la capitale.

D'autre part, en menant cette enquête sur le temps long, en observant les lieux de partage entre l'humain et l'animal, qu'ils soient l'expression de tension, de

collaboration ou de domination, il s'agit de dégager des indices pour imaginer ce que pourrait être un Paris à même de créer une altérité avec l'animal ; pour reprendre les mots de la philosophe Donna Haraway : « Nous devons apprendre ainsi, au coeur d'un présent épais, à bien vivre et à bien mourir, ensemble. » La longue histoire de l'animal dans la ville, celle des rôles qu'il a endossés, des lieux qu'il a habités et façonnés, de la place qu'il a pu prendre ou qu'il a dû laisser, cette histoire des modes de cohabitation entre l'humain et l'animal qui en découlent, nous offre une matière précieuse pour identifier les freins et les leviers à activer aujourd'hui en vue de penser les conditions de leur coexistence dans la capitale.

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE

Nathalie Blanc, directrice de recherche au CNRS et directrice du Centre des politiques de la terre

Diane Bouteiller, architecte du patrimoine, doctorante à Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Jean-Philippe Garric, architecte et historien

Valérie Chansigaud, historienne

Benoît Clavel, archéozoologue au CNRS et au Muséum national d'Histoire naturelle

Gilles Clément, jardinier

Mathieu Duperrex, philosophe, directeur d'Urban trop urbain, enseignant à l'Ensa-Marseille

Françoise Fromonot, architecte, critique d'architecture, Professeur à l'Ensa Paris-Belleville

Frédéric Jiguet, ornithologue, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris

Marlène Lagard, géographe

Florian Lefebvre, architecte

Delphine Lewandowski, architecte HMNOP, chercheuse en architecture

Mathieu Mercuriali, architecte, docteur en architecture, chercheur au LIAT et à l'AMUP, professeur à l'Ensa de Strasbourg

Sylvie Robin, conservatrice des collections archéologiques du musée Carnavalet - Histoire de Paris

Mathias Rollot, architecte, docteur en architecture, enseignant-chercheur à l'Ensa de Grenoble

Dominique Rouillard, architecte, professeur émérite

Philippe Simon, architecte (Paris U), professeur à l'Ensa Paris Val-de-Seine

Emma Spary, historienne de l'environnement

SOUS LA DIRECTION DE
HENRI BONY ET LÉA HOCQUIN

PARIS ANIMAL

HISTOIRE ET RÉCITS
D'UNE VILLE VIVANTE

Avec les contributions de
Nathalie Bony, Clara Bonafant-Vayon, Chloé Bonnet, David Clavel,
Olivier Clément, Mathieu Deshayes, Françoise Fournier, Jean-Philippe Guézo,
Thierry Jégou, Hélène Legoff, Frédéric Lelièvre, Delphine Lemaître,
Mathieu Maréchal, Julien Nègre, Mathieu Nègre, Dominique Ruffault,
Philippe Sirey et Estelle Sirey

CONSTATS ET PROFESIONS

« L'animal est un être vivant, un être sensible, un être qui a une conscience, un être qui a une âme... »

CONSTATS ET PROFESIONS

« L'animal est un être vivant, un être sensible, un être qui a une conscience, un être qui a une âme... »

LE JOURNAL

LE JOURNAL
LE JOURNAL
LE JOURNAL

CONCOURS DE CHATS

CONCOURS DE CHATS
CONCOURS DE CHATS
CONCOURS DE CHATS

CHATS

LE JOURNAL
LE JOURNAL
LE JOURNAL

CONCOURS DE CHATS

CONCOURS DE CHATS
CONCOURS DE CHATS
CONCOURS DE CHATS



SAUVAGEUR LES DOMESTIQUES

LES ANIMAUX SACRÉS

SAUVAGEUR LES DOMESTIQUES

LES ANIMAUX SACRÉS

UN ESPACE COHABITATION

LES ANIMAUX SACRÉS

PETITE HISTOIRE D'UNE COHABITATION

LES ANIMAUX SACRÉS



D'UN ANIMAL À L'AUTRE

LES ANIMAUX SACRÉS

D'UN ANIMAL À L'AUTRE

LES ANIMAUX SACRÉS

UN NŒUD D'EFFACEMENT

LES ANIMAUX SACRÉS

UN NŒUD D'EFFACEMENT

LES ANIMAUX SACRÉS

L'ANIMAL ORNEMENT

LES ANIMAUX SACRÉS

L'ANIMAL ORNEMENT

LES ANIMAUX SACRÉS

ANIMALS

LES ANIMAUX SACRÉS

ANIMALS

LES ANIMAUX SACRÉS



PARIS EST ANIMALE ?

LES ANIMAUX SACRÉS

PARIS EST ANIMALE ?

LES ANIMAUX SACRÉS

FICTION CLIMATIQUE

LES ANIMAUX SACRÉS

FICTION CLIMATIQUE

LES ANIMAUX SACRÉS

CONCOURS DE CHATS

LES ANIMAUX SACRÉS

CONCOURS DE CHATS

LES ANIMAUX SACRÉS

UNE CAPITALE À 80 000 CHEVAUX

LES ANIMAUX SACRÉS

UNE CAPITALE À 80 000 CHEVAUX

LES ANIMAUX SACRÉS



ADAPTATION DES OISEAUX À LA VILLE

LES ANIMAUX SACRÉS

ADAPTATION DES OISEAUX À LA VILLE

LES ANIMAUX SACRÉS

L'ÉMERGENCE D'UNE ARCHITECTURE ANIMALISTE

LES ANIMAUX SACRÉS

L'ÉMERGENCE D'UNE ARCHITECTURE ANIMALISTE

LES ANIMAUX SACRÉS



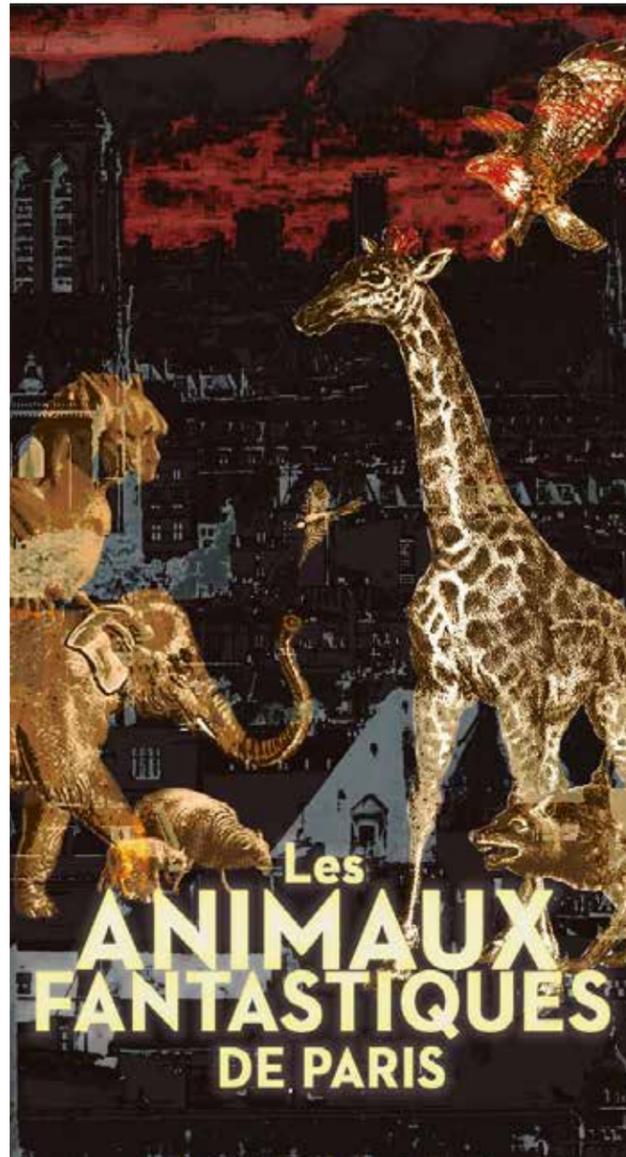
PROGRAMME

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Conçue comme une manifestation hybride, «Paris Animal. Histoire et récits d'une ville vivante» propose autour de l'exposition une programmation d'activités et d'évènements destinés à tous les publics : conférences et débat, visites guidées par les commissaires et leurs invités, promenades urbaines à la découverte de grands lieux historiques liés aux animaux et à la biodiversité, ateliers pédagogiques inédits *Les animaux fantastiques de Paris* destinés aux plus jeunes ainsi que l'organisation d'une « Nuit animale » pour Nuit Blanche 2023 avec un concert performance eletro-punk du groupe de taupes géantes Maulwürfe proposé par le metteur en scène et scénographe Philippe Quesne.

PROGRAMME JEUNE PUBLIC

Pour les plus jeunes, un dépliant-jeu offre une visite ludique de l'exposition, des ateliers pédagogiques à destination des familles et groupes scolaires guident les enfants à la recherche des animaux fantastiques de Paris, une séance de projection propose de (re)voir le dessin animé *Les Aristochats*.



© PlusMieux Création

LES ANIMAUX FANTASTIQUES DE PARIS

Parcours-jeu de l'exposition PARIS ANIMAL

À l'occasion de l'exposition Paris Animal, le Pavillon de l'Arsenal propose un parcours-jeu pour découvrir l'histoire fantastique des animaux dans la capitale et résoudre l'énigme mystérieuse du Patronus parisien, un animal fantastique qui, à la façon de l'animal-totem des indiens ou du patronus de Harry Potter, veille sur Paris. Véritable symbole, ce Patronus de Paris réunit en lui les animaux qui ont marqué l'histoire de la capitale. Parfois dominateur, parfois protecteur, combattu ou adoré, exposé ou caché, protégé ou utilisé, notre relation à l'animal a dessiné les formes de la ville et des bâtiments. Aidés d'un dépliant à énigmes, les enfants récoltent tout au long de la visite les indices qui les mèneront à identifier la forme animale du Patronus parisien. Le jeu se poursuit en atelier où chacun est invité à créer son propre animal totem en combinant ses animaux parisiens préférés. Reste alors à imaginer les habitats de ces animaux fantastiques dans le Paris de demain.

Les samedis à 14h30 à partir du 15 avril
à destination du jeune public et des familles

Les mardis, jeudis et vendredis à 9h30
à destination des scolaires

Pendant les vacances scolaires de Pâques et l'été
à destination des centres de loisirs

Dépliant parcours-jeu
disponible gratuitement à l'entrée de l'exposition

Conception et animation par PlusMieux Création

PROJECTION LES ARISTOCHATS

Sorti en 1970, ce grand classique de Disney est un hommage au Paris de la Belle Époque situant son action dans un quartier prestigieux de la capitale. On pourra découvrir l'histoire d'une chatte nommée Duchesse et de ses trois chatons, Marie, Toulouse et Berlioz arpentant les rues et toits de la capitale.

Dimanche 16 avril, 16h
Séance dans la salle de projection
Inscriptions gratuites



© Disney

UNE NUIT ANIMALE POUR NUIT BLANCHE

Rendez-vous le samedi 3 juin 2023 dans la grande halle du Pavillon de l'Arsenal pour une soirée exceptionnelle combinant un concert électro-punk joué par des taupes géantes, des visites nocturnes de l'exposition « Paris Animal » guidées par les commissaires et l'accès gratuit aux expositions jusqu'à minuit !



© Martin Argyroglo

CONCERT DE TAUPES GÉANTES MAULWÜRFE

Pour Nuit blanche 2023, le groupe de taupes géantes Maulwürfe, imaginé par le metteur en scène et scénographe Philippe Quesne pour son spectacle « La Nuit des Taupes / Welcome to Caveland » en 2016, s'installe au Pavillon de l'Arsenal pour un concert inédit. Ces taupes mystérieuses qui ressortent régulièrement des sous-sols autour du globe et dont l'histoire est racontée dans l'exposition « Paris Animal - Histoire et récits d'une métropole vivante » s'animent pour cette soirée dans un concert-performance à faire vibrer la grande halle industrielle du Pavillon de l'Arsenal. Leur univers troglodyte et onirique nous embarque dans un voyage alternatif, composé de mélodies électriques survoltées, de thérémine envoûtant, de voix punks rocailleuses, le tout rythmé par l'animalité d'un batteur, ou lors de DJ sets électro et enfumés.

Concert
Samedi 3 juin 2023 à 21h
Concert dans la grande halle
Entrée libre

VISITES NOCTURNES PAR LES COMMISSAIRES

Pour Nuit blanche 2023, suivez les architectes Léa Mosconi et Henri Bony, commissaires de l'exposition, qui, dans une visite nocturne inédite, vous racontent une histoire, celle de la construction de la capitale, de l'Antiquité à aujourd'hui, par le prisme de l'animal pour en comprendre les enjeux et les perspectives.

Visites nocturnes
Samedi 3 juin 2023 à 19h30 et 23h
Sur inscription

CONFÉRENCE & DÉBAT

À l'occasion de la manifestation Paris Animal, le Pavillon de l'Arsenal programme une conférence avec le jardinier Gilles Clément et un débat autour des enjeux du vivant dans la ville.



Conférence de Gilles Clément

Jardinier et contributeur de l'ouvrage avec le texte *L'opportinisme biologique du vivant non-humain confronté à la gestion des villes*

Mercredi 31 mai 2023, 19h

Débat Paris Animal

RDV au Pavillon de l'Arsenal pour une rencontre sur la place du vivant dans nos métropoles et une possible cohabitation avec l'animal.

Date et programme en cours de définition

VISITES SUR DEMANDE & MÉDIATIONS

Visites guidées le week-end

Laissez-vous guider tous les week-ends par nos médiateurs, étudiants en école nationale supérieure d'architecture, dans l'exposition « Paris Animal » pour une visite commentée gratuite.

Samedi et dimanche à 17h

Visites guidées pour les groupes

Groupes d'étudiants, associations, professionnels... Afin d'offrir une expérience de visite enrichissante, accessible et adaptée à toutes et tous, le Pavillon de l'Arsenal propose des visites guidées personnalisées.

Date sur demande

PAVILLON DE L'ARSENAL X SPA

Le Pavillon de l'Arsenal s'associe à la Société protectrice des animaux (SPA) pour des ateliers de sensibilisation au respect des animaux, mais aussi en installant l'opération « Je soutiens la SPA » proposant aux clients de la librairie du Pavillon de l'Arsenal de faire un don d'1€ à la caisse pour soutenir leurs actions.

Atelier de sensibilisation au respect des animaux

L'avenir est entre les mains des jeunes générations et leur sensibilisation au respect des animaux est essentielle. Par son action auprès d'elles, la SPA entend les inciter à lutter contre les abus envers les animaux. C'est dans cet objectif de construction d'un monde plus empathique et respectueux des animaux que la SPA mène des interventions pédagogiques.

Date en cours de définition

VISITES GUIDÉES PAR LES COMMISSAIRES ET RENCONTRES AVEC LEURS INVITÉ(E)S

Lors de week-ends événementiels, visites guidées par Henri Bony et Léa Mosconi, architectes et commissaires et rencontres avec leurs invités, autrices et auteurs de l'ouvrage



Visite guidée et rencontre avec Sylvie Robin

Conservatrice au Musée Carnavalet - Histoire de Paris. contributeur de l'ouvrage avec le texte *Lutèce Animale. De l'espace domestique aux Arènes.*

Samedi 15 avril 2023, 15h



Visite guidée et rencontre avec Philippe Simon

Architecte, professeur à l'Ensa Paris Val-de-Seine. Contributeur de l'ouvrage avec le texte : *L'animal en scène. Histoires des cirques parisiens.*

Dimanche 16 avril 2023, 15h



Visite guidée et rencontre avec Nathalie Blanc

Directrice de recherche au CNRS. Contributeur de l'ouvrage avec le texte : *Du rat sur les boulevards aux cafards dans la cuisine. Que fait l'animal indésirable à la Capitale ?*

Samedi 1er juillet 2023, 15h



Visite guidée et rencontre avec Delphine Lewandowski

Architecte HMNOP, chercheuse en architecture. Contributeur de l'ouvrage avec le texte : *Loger la biodiversité. Ce que peut l'architecture*

Dimanche 2 juillet 2023, 15h



Visite guidée et rencontre avec Françoise Fromonot

Architecte, critique d'architecture, Professeur à l'Ensa Paris-Belleville. Contributeur de l'ouvrage avec le texte *Carnorama. Petit atlas parisien du meurtre alimentaire.*

Samedi 2 septembre 2023, 15h

PROMENADES HORS LES MURS

Pour découvrir les relations entre ville, architecture et animal, le Pavillon de l'Arsenal programme une série de parcours dans la ville



Promenade architectural-urbaine

Des arènes de Lutèce, en passant par la ménagerie du Jardin des Plantes et jusqu'au marché aux chevaux du boulevard Saint-Marcel, Henri Bony, architecte et commissaire de l'exposition, vous raconte l'histoire de ces lieux qui ont fait l'histoire du Paris animal.

Samedi 15 avril 2023, 11h



Promenade dans l'École de la Biodiversité, Boulogne-Billancourt

Visite et rencontre avec l'architecte Pascale Dalix et l'écologue Aurélien Huguet pour découvrir le projet de cette école dont l'architecture accueille aujourd'hui 345 espèces vivantes, 207 végétales et 138 animales d'après le dernier diagnostic réalisé au printemps 2022

Samedi 17 juin 2023, 12h (sous réserve)



Promenade éthologico-urbaine sur la Petite Ceinture

Au fil du temps, son tracé est devenu un corridor écologique, sur lequel une végétation sauvage et des espèces animales ont pu se développer. Promenade guidée par Yann Fradin, entrepreneur social en écologie urbaine et les commissaires de l'exposition.

Samedi 2 septembre, 10h30

DURANT TOUTE LA DURÉE DE L'EXPOSITION

Venez au Pavillon de l'Arsenal avec votre animal de compagnie, prenez vous en photo et partagez vos clichés



VENEZ AVEC VOTRE ANIMAL DE COMPAGNIE

Durant le temps de l'exposition, du 29 mars au 3 septembre 2023, venez visiter nos expositions avec votre animal domestique. Le Pavillon de l'Arsenal expérimente pour la première fois l'accueil des animaux de compagnie au sein de ses espaces !

Infos et conditions sur pavillon-arsenal.com



#PARIANIMAL

Prenez-vous en photo avec votre animal dans l'exposition ou dans la ville et partagez vos clichés sur les réseaux en mentionnant @pavillonarsenal #parianimal

CONCOURS PHOTO POUR LE JEUNE PUBLIC

Façades, statues, fontaines, gargouilles, heurtoirs de porte... Imaginaires ou réalistes, les animaux de pierre et de bronze sont partout dans Paris. Ouvrez l'œil, partez à l'aventure, et envoyez-nous vos plus beaux clichés de cette faune immobile !

Pour les 5 à 12 ans, organisé par Paris Mêmes

LES COMMISSAIRES



Henri Bony

Architecte HMONP et cofondateur en 2015 de l'atelier Bony Mosconi, il est maître de conférences associé à l'ENSA Versailles et développe depuis 2011 une activité de plasticien, par le biais de dessins, de gravures et d'installations. L'atelier a réalisé plusieurs expositions notamment Architecture et imaginaire aux Beaux-Arts de Paris (2011), Villes potentielles à la Maison de l'architecture Ile-de-France (2015), Dessiner le monstre moderne au FRAC Centre (2017) et Sublime, Sidération, Anthropocène au CIVA Canal Centre Pompidou (2019).



Léa Mosconi

Architecte HMONP, cofondatrice en 2015 de l'atelier Bony Mosconi, elle est maîtresse de conférences à l'ENSA Nantes, chercheuse (laboratoire AAU - équipe CRENAU) et associée au laboratoire ACS, également présidente de la Maison de l'architecture Île-de-France. Elle a soutenu en 2018 une thèse intitulée "Emergence du récit écologiste dans le milieu de l'architecture : 1989-2015 : de la réglementation à la thèse de l'anthropocène". À travers ces différentes activités, elle questionne ce que fait la crise écologique à la manière dont on appréhende, habite et conçoit l'architecture.

GÉNÉRIQUE & REMERCIEMENTS

PARIS ANIMAL HISTOIRE ET RÉCITS D'UNE VILLE VIVANTE

29 mars - 3 septembre 2023

Exposition créée par le Pavillon de l'Arsenal
Centre d'Urbanisme et d'architecture de Paris
et de la Métropole parisienne

Association Loi de 1901
Patrick Bloche
Président

Commissariat général

Marion Waller, Directrice générale

Marianne Carrega, architecte, adjointe à la Directrice générale, responsable des éditions

Jean-Sébastien Lebreton, architecte,
responsable des expositions

Adèle Busschaert, architecte, Sophie Civita,
designer, Mathis Porte, architecte, chargés
de production avec Manon Marchand

Léa Baudat, responsable de la documentation
Valentine Schmitt, chargée de documentation

Communication et publics

Julien Pansu, architecte, Directeur de la
communication, du multimédia et des publics
Éline Latchoumy, designer, Cécile Meteier,
architecte, et Camille Surribas, chargées
de communication

Librairie/boutique

Carles Hillairet, responsable
Esther Delaunay, architecte

Comptabilité

Frédérique Thémia

Secrétariat

Jean-Marc Chalono

Commissariat scientifique

Atelier Bony Mosconi

Henri Bony, architecte, maître de conférences associé
à l'Ensa Versailles

Léa Mosconi, architecte, docteure, maîtresse
de conférences à l'Ensa Nantes, présidente
de la Maison de l'architecture Île-de-France
avec Fanny Benguigui, Marie Ducroc,
Hugo Forté, Soukaïna Jamaï,
Grégoire Leroy Noiton, Léa Mesnil,
Louise Tanant

« Les taupes »

Philippe Quesne / Vivarium Studio
Costume: Corinne Petitpierre

Dessins « Espaces d'animaux »

Hadrien Krief, architecte

Sculptures « Animaux de terre »

Marina Le Gall, artiste

Design graphique

Sylvain Enguehard

Secrétariat de rédaction

Julie Houis

Réalisation et montage

Montage et accrochage: Coregie expo

Impressions: BSMD Avant-Garde, Picto

Sérigraphies: Sacré Bonus

Cadres: Atelier Cédric Desrez

Transferts: Couleur & Communication

Transports: TDRH, Esprit Volume

Éclairage: DCPA de la Ville de Paris / SET -

Alain Pousson, Rudy Norbal, Sébastien Marseille, Rodrigue Rosemont

Remerciements

Le Pavillon de l'Arsenal et les commissaires
scientifiques remercient chaleureusement:

Nathalie Blanc, Diane Bouteiller,

Valérie Chansigaud, Benoît Clavel,

Gilles Clément, Matthieu Duperrex,

Françoise Fromonot, Jean-Philippe Garric,

Frédéric Jiguet, Marlène Lagard,

Florian Lefebvre, Delphine Lewandowski, Mathieu

Mercuriali, Sylvie Robin, Mathias Rollot, Dominique

Rouillard, Philippe Simon

et Emma Spary.

Les institutions, organismes et sociétés qui ont participé à cette exposition :
La Ville de Paris - Direction des Affaires culturelles / Département d'histoire de l'architecture et d'archéologie (DHAAP);
la Direction des espaces vert et de l'environnement / Division de la biodiversité agence d'écologie urbaine;
Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris;
la Bibliothèque Forney; la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Ainsi que :
Alamy Stock Photo, la Cité de l'architecture et du patrimoine / Archives d'architecture contemporaine, les Archives départementales de l'Essonne, les Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, les Archives nationales, les Archives municipales de Neuilly-sur-Seine, Archivio Toraldo di Francia, the Art Institute of Chicago, l'association Espaces, l'Association Jules Lavirotte Architecte, la Bibliothèque de la Cité de l'architecture et du patrimoine, la Bibliothèque de l'INHA, la Bibliothèque Kandinsky, la Bibliothèque municipale de la Ville de Versailles, la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque de l'Université de Gand, Bridgeman Images, la British Library, la Brown University Library, le Centre Michel de Bouïard / CRAHAM, le Centre ornithologique Île-de-France, le Centre Pompidou - Musée national d'art moderne, le Château de Fontainebleau, le Château de Versailles, la Cinémathèque française, the Columbia University Library, la Dotation Yona Friedman, l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, l'Établissement public du parc et de la grande Halle de la Villette (EPPGHV), la Ferme de Paris, la Ferme du Bonheur, le Folkwang Museum, la Fondation Taylor, la galerie Perrotin, Gamma-Rapho, Gaumont-Pathé Archives, the Getty Research Institute, l'Institut national de l'Audiovisuel, l'Institut Paris Région, Istockphoto, Laparade, Le Bal, la Ligue pour la Protection des Oiseaux Île-de-France, la Réunion des musées nationaux - Grand Palais, Le Musée français de la photographie, MaxPPP, The Metropolitan Museum of Art, le Musée d'art et d'archéologie du pays de Laon, le Musée de Cluny - Musée national du Moyen-Âge, le Musée Condé - Chantilly, le Musée historique de Lausanne, le Musée National - Château de Versailles, le Musée d'Orsay, le Musée de la Poste, le Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, le Musée Rolin d'Autun, le Muséum national d'Histoire naturelle - Paris, The Museum of Modern Art - New York, Roger-Viollet, the Royal Collection, Scala, Saif images, Seinormigr, SIPA Press, la Société protectrice des animaux, Sub-til, the Wallraf-Richartz-Museum, Wikimedia Commons, la Société nationale de protection de la nature, Vinci Autoroutes.

Et plus particulièrement :
Martin Argyroglo, Olivier Barancy, Marc Barra, Rémi Bazin, Samuel Beauchef, Macha Bellanger, Christophe Boutang, Ulf Buschmann, Sophie Calle, Aleja Castellanos, Léa Cazenave-Tapie, Lucas Charrier, Frédéric Chartier et Pascale Dalix, Aurélie Coustère, Alice Dazzi, Jean-Baptiste Decavele, Gilles Delalex, Étienne Del Biaggio, Jérôme Derigny, Anne Duplessis, Candice Duvernois, Jacques Famery, Christine Faucher de Corn, Zina Fergani, Didier Filoche, Hélène Foisil, Yann Fradin, Marianne Friedman-Polonsky, Elettra Fiumi, Benoît Gallot, Gang - Antoine Seguin et Jérémie Dru, Camille Gharbi, Geoffroy Garot, Yves Gestraud, Roberto Giordano, Éléa Godard-Nabat, Sébastien Grall, Christophe Guglielmo, Johan Hemmink, François-Brice Hincker, Bertrand Houdin, Marie-Laurence Jacobs, Xavier Japiot, Alissa Joly, Philippe Jourde, Charlotte Kruk, Louise Labadie, Marie-Laëtitia Lachèvre, Christophe Lavirotte, Édith Lavirotte, Sandra Laupa, Régine Le Courtois-Nivart, Sophie Lefevre, Natacha Lemoine, Grégoire Leroy-Noiton, Charles Liger, Lorena Luccioni, Patrick Magnaudeix, Philippe Maintigneux, Frédéric Malher, Mhairi Martino, Caroline Mérot, Sophie Morlon, Ophélie Moheymani, Can Onaner, Maureen den Os, Blaise Parmentier, Claire Parnet, Alessandra Pinzani, Roger des Prés, Aurélie Proust, Alexandre Ragois, Emma Riviera, Céline Robert, Jenna Romagnolo, Aurélie Scouarnec, Nathalie Sitko, Élise Solard, Petra Steinhardt, Isabelle Toromanof, Valentina Valdinoci, Cyrille Weiner.

Les commissaires remercient pour leur aide et leurs conseils :
Emmanuel Basse, Julie Beauté, Pauline Bertin, Pierre-Emmanuel Biot, Anne Bony, Marie Bony, Anne Bossé, Thierry Buquet, Didier Busson, François Chaslin, Éric Chauvier, Julien Choppin, Margaux Darrieus, Cécile Diguët, Nicolas Dorval-Bory, Véronique Descharrières, Baptiste Fompeyrine, Jean-Baptiste Fresso, Nicolas Gilsoul, Daphné de Hemptinne, Claudine Hermabessière, Anthony Jammes, Julie Jolivet, Véronique Krien, Hortense Longuequeue, Fanny Lopez, Frédéric Malher, Gaïme Meloni, Luca Merlini, Margot de Metz, Pauline Ouvrard, Christophe Dimitri Reveille, Augustin Rosenstiehl, Asma Snani, Jean-Louis Violeau, Maxime Zucca.

Henri Bony et Léa Mosconi remercient tout particulièrement Alexandre Labasse, pour sa confiance et son soutien dès l'origine du projet.

En partenariat avec





Maison de Garde - 1870

